

Approfondissement du Concile Vatican II

Conclusion

D) Le Concile Vatican II interprété par Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI : fidélité à la Tradition de l'Eglise par l'herméneutique de la continuité et du développement.

Lorsque nous avons commencé nos approfondissements sur le Concile Vatican II, le deuxième trimestre de l'année 2010, nous ne pensions absolument pas que nous les conclurions au moment où l'Eglise vivrait un événement inattendu : la renonciation au ministère pétrinien de notre bien-aimé Pape Benoît XVI et l'élection d'un Pape, qui ne faisait pas partie des « papabili » : le Pape François, venu d'un pays lointain de l'Amérique latine : l'Argentine ! Pendant trois années, nous avons beaucoup puisé dans les lumineux enseignements de Benoît XVI qui a vécu le Concile en tant que théologien et qui, en tant que Pape, a donné la juste interprétation : l'herméneutique de la continuité. J'espère que vous comprenez mieux à présent ce que signifie cette expression un peu difficile : Vatican II n'a pas été une révolution mais un développement dans la fidélité à la grande Tradition de l'Eglise. Notre Fondateur aimait prendre l'image de l'arbre pour décrire ce développement. Le Concile n'est pas une évolution : il n'est pas un cèdre devenu un chêne, mais il demeure le même arbre, planté par Jésus, et qui s'agrandit au cours des siècles avec de nouvelles branches, de nouvelles feuilles et de nouveaux fruits. L'herméneutique de la continuité, chère à Benoît XVI, c'est tout simplement ce développement de l'Eglise dans la fidélité à ses racines ! En commençant nos recollections sur Vatican II, nous disions : Si l'Eglise n'était pas comme le Sacrement de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humaine, elle ne serait pas autant attaquée par l'Enfer. J'espère que nos approfondissements vous ont donné confiance en l'Eglise et en son Magistère et vous ont enthousiasmés devant le mystère divin de notre Eglise en rendant grâce à Dieu d'en être les membres vivants ! Nous vous avons également appelés à **la joie**, à la suite de Paul VI et de Benoît XVI en vous disant : ne nous laissons pas dérober les deux trésors légués par Jésus le Jeudi Saint : l'Eucharistie et le ministère ecclésial ! Ne vivons pas dans la crainte et dans la honte d'être chrétiens ! Nous sommes du Christ, voilà notre bonheur et notre joie ! L'Eglise a les promesses de la vie éternelle. Elle est fondée sur Pierre le Rocher, a dit Jésus, et les forces de l'enfer ne l'emporteront pas contre elle (Mt 16). Mais Pierre en notre temps n'est pas naïf. Il sait que l'enfer se déchaîne contre lui, mais l'enfer ne triomphera pas, même si les tempêtes deviennent plus violentes encore. Les hommes de notre temps n'ont pas su tirer, grâce aux enseignements de Jean-Paul II et de Benoît XVI, les leçons de l'histoire des temps modernes et du vingtième siècle : **la Raison humaine déifiée qui a voulu se faire adorer et prendre la place de Dieu s'est transformée en tyrannie contre les libertés des hommes** ! Le monde dans lequel nous vivons n'est pas le meilleur des mondes : il continue à tuer légalement dans le sein des mamans l'être humain le plus fragile : plus d'un milliard quatre cent millions d'avortements légalisés depuis 1975. L'amour humain n'a jamais été autant défiguré ! Ce monde peut-il être « humanisé » ? Oui, s'il entend l'appel que Jésus continue de lancer par son Eglise aujourd'hui. Benoît XVI disait cours de l'année 2010 : « *A travers le ministère apostolique, c'est le Christ lui-même qui*

atteint ainsi celui qui est appelé à la foi. La distance des siècles est surmontée et le Ressuscité s'offre vivant et agissant pour nous, dans l'aujourd'hui de l'Eglise et du monde. Telle est notre grande joie. Dans le fleuve vivant de la Tradition, le Christ n'est pas à deux mille ans de nous, mais il est réellement présent parmi nous et il nous donne la Vérité, il nous donne la lumière qui nous fait vivre et trouver la route vers l'avenir. A travers la succession apostolique, c'est alors le Christ qui nous rejoint: dans la parole des Apôtres et de leurs successeurs, c'est Lui qui nous parle; par leurs mains, c'est Lui qui agit dans les sacrements; dans leur regard, c'est son regard qui nous enveloppe et nous fait sentir aimés, accueillis dans le cœur de Dieu. Et aujourd'hui aussi, comme au commencement, le Christ lui-même est le véritable pasteur et gardien de nos âmes, que nous suivons avec une grande confiance, gratitude et joie ». Soyons dans la joie ! Cette joie, Benoît XVI nous l'a encore souhaitée au terme de son Pontificat. C'est cette joie que le Concile Vatican II a voulu annoncer au monde et que nous devons aujourd'hui transmettre à nouveau dans la nouvelle évangélisation. La Lumière du Christ qui se reflète sur le visage de l'Eglise doit apporter aux hommes de notre temps, marqués par tant de tristesses et d'angoisses, **la joie et l'espérance, Gaudium et Spes**, voilà le grand message de Vatican II, gravons-le en nos cœurs et nos mémoires et témoignons-en sans peur !

A I - Paul VI interprète le Concile Vatican II

Nous avons cité Paul VI, plusieurs fois, pendant nos recollections de Foyers. Citons un large extrait de son discours de clôture de Vatican II, le 8 décembre 1965 : « Quelle est la valeur religieuse de notre Concile ? Religieuse, disons-Nous, pour marquer le rapport direct au Dieu vivant, ce rapport qui est la raison d'être de l'Église et de tout ce que l'Église croit, espère et aime, de tout ce qu'elle est, de tout ce qu'elle fait. Pouvons-Nous dire que nous avons rendu gloire à Dieu, que nous avons cherché à le connaître et à l'aimer, que nous avons progressé dans l'effort pour le contempler, dans la préoccupation de le louer et dans l'art de proclamer ce qu'il est aux hommes qui nous regardent comme pasteurs et maîtres dans les voies de Dieu ? Nous croyons franchement que oui, notamment parce que c'est de cette intention première et profonde que jaillit l'idée de réunir un Concile. Ils résonnent encore dans cette basilique les mots prononcés lors du discours d'ouverture par Notre vénéré prédécesseur Jean XXIII, que Nous pouvons bien appeler l'auteur de ce grand rassemblement. « La tâche la plus importante du Concile, disait-il, est de garder et de proposer d'une manière plus efficace le dépôt de la foi chrétienne... Il est bien vrai que le Christ a dit : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice », il nous montre par là où doivent tendre surtout nos forces et nos pensées. » Au projet a succédé la réalisation. Pour l'apprécier comme il convient, il faut se rendre compte du moment où elle s'est accomplie. C'est dans un temps que tous reconnaissent comme orienté vers la conquête du royaume terrestre plutôt que vers le Royaume des cieux, un temps où l'oubli de Dieu devient courant et semble, à tort, suggéré par le progrès scientifique, un temps où la personne humaine, qui a pris davantage conscience d'elle-même et de sa liberté, tend essentiellement à s'affirmer dans une autonomie absolue et à s'affranchir de toute loi qui la dépasse. C'est dans un temps où le laïcisme semble découler normalement de la pensée moderne, et représenter la sagesse dernière de l'ordre social temporel, un temps aussi où les expressions de la pensée touchent au comble de l'irrationnel et du désespoir, où l'on peut remarquer enfin, même dans les grandes religions qui se partagent les peuples de la terre, des signes de trouble et de régression comme jamais encore on en avait vus. C'est dans ce temps-là que le Concile s'est tenu ». En relisant cet extrait, 48 ans plus tard, on ne peut qu'être émerveillé par son caractère prophétique. Paul VI avait vraiment analysé d'une manière très précise le monde dans lequel nous vivons et qui n'est pas si différent, de fait, du monde de 1963. L'oubli de Dieu est devenu l'éclipse de Dieu ; le progrès scientifique a supplanté l'espérance théologique ; la liberté humaine autonome et libérée de toute loi qui la dépasse a instauré la dictature du relativisme ; l'irrationnel est de plus en plus répandu : la déesse Raison a laissé place à la tyrannie de l'orgueil de la chair ! Le Concile a bien décrypté l'esprit du monde moderne et post-moderne. L'analyse de Paul VI est toujours actuelle : « Grâce au Concile, la manière de concevoir l'homme et l'univers en référence à Dieu comme à leur centre et à leur fin s'est élevée devant l'humanité, sans craindre l'accusation d'être dépassée et étrangère à l'homme. Cette conception, que le jugement du monde qualifiera d'abord de folie, mais qu'il reconnaîtra ensuite, nous l'espérons, comme vraiment humaine, pleine de sagesse et porteuse de salut, prétend que Dieu existe. Oui, qu'il est une réalité, un être vivant et personnel, qu'il exerce une providence, qu'il est infiniment bon, et non seulement en lui-même, mais d'une bonté sans mesure à notre égard également, qu'il est notre créateur, notre vérité, notre

bonheur, au point que l'effort de fixer en lui notre regard et notre cœur, dans cette attitude que nous appelons contemplation, devient **l'acte le plus élevé et le plus plénier de l'esprit**, celui qui aujourd'hui encore peut et doit ordonner l'immense pyramide des activités humaines. On dira que le Concile, plus que des vérités relatives à Dieu, s'est occupé surtout de **L'Église... L'Église s'est recueillie pour retrouver en elle-même la Parole du Christ, vivante et opérante dans l'Esprit-Saint**, pour scruter plus à fond le mystère, c'est-à-dire le dessein et la présence de Dieu au-dessus et au-dedans de soi, et pour raviver en soi cette foi, qui est le secret de sa sécurité et de la sagesse, et cet amour qui l'oblige à chanter sans cesse les louanges de Dieu : « Chanter est le propre de celui qui aime », dit saint Augustin (Serm. 336, P. L., 38, 1472). **Les documents conciliaires, principalement ceux qui traitent de la Révélation divine, de la liturgie, de l'Église, des prêtres, des religieux, des laïcs, laissent clairement transparaître cette intention religieuse, directe et primordiale, et montrent combien limpide, fraîche et riche est la vie spirituelle que le contact vital avec le Dieu vivant fait jaillir dans le sein de l'Église et, de l'Église, se répandre sur le sol aride de notre terre** ». Nous ne pouvons qu'admirer, au terme du Pontificat de Benoît XVI, la profonde continuité et clarté de vue entre ce dernier Pape et Paul VI. L'Église, disait Benoît XVI au début et au terme de son Pontificat, est **vivante et jeune**. Comment peut-elle être ainsi vivante et jeune ? En vivant de Jésus ressuscité, le Vivant, et en étant animé par le Saint Esprit. Cette Eglise vivante et jeune a été envoyée en pèlerinage, au début de l'année de la Foi par ce même Pape, pour parcourir le désert de notre monde. Nous retrouvons les mêmes images en Paul VI et en Benoît XVI : le Concile Vatican II doit permettre à l'Église d'être l'Oasis du désert de ce monde où les hommes de bonne volonté viennent puiser l'eau de la vie éternelle.

Paul VI disait encore : « **Mais Nous ne pouvons négliger une observation capitale dans l'examen du sens religieux de notre Concile : il s'est très vivement intéressé à l'étude du monde moderne... Non, l'Église n'a pas dévié, mais elle s'est tournée vers l'homme. Et celui qui considère avec attention cet intérêt prépondérant porté par le Concile aux valeurs humaines et temporelles ne peut nier d'une part que le motif de cet intérêt se trouve dans le caractère pastoral que le Concile a voulu et dont il a fait en quelque sorte son programme et, d'autre part, il devra reconnaître que cette préoccupation elle-même n'est jamais dissociée des préoccupations religieuses les plus authentiques, qu'il s'agisse de la charité qui seule suscite ces préoccupations (et là où se trouve la charité là se trouve Dieu), ou du lien – constamment affirmé et mis en valeur par le Concile – existant entre les valeurs humaines et temporelles et les valeurs proprement spirituelles, religieuses et éternelles. L'Église se penche sur l'homme et sur la terre, mais c'est vers le royaume de Dieu que son élan la porte** ».

Les deux Encycliques de Benoît XVI « Deus Caritas » et « Caritas in Veritate » sont vraiment **en continuité avec l'esprit de Vatican II**. Notre Pape François veut révéler au monde que la Charité du Christ presse vraiment l'Église à imiter le Bon Samaritain en se penchant sur l'homme blessé, qui git au bord du chemin, pour lui révéler qu'il est aimé de Dieu et appelé au Bonheur éternel dans Son Royaume. En agissant ainsi, l'Église ne dévie pas, elle rend présent et agissant Jésus !

Deux ans et demi plus tard, à Fatima, Paul VI disait le 13 mai 1967 : « *Quel dommage ce serait si une interprétation arbitraire et non autorisée par le magistère de l'Eglise faisait de ce réveil une inquiétude désagrégeant sa traditionnelle et constitutionnelle consistance, si elle substituait à la théologie des grands et authentiques maîtres des idéologies nouvelles et particulières, dont le résultat serait d'enlever à la règle de la foi tout ce que la pensée moderne, à qui manque parfois même la lumière de la raison, ne comprend pas, n'apprécie pas, et qui transformerait ainsi la préoccupation apostolique de la charité qui sauve en un accord avec les formes négatives de la mentalité profane et des mœurs mondaines. Combien serait illusoire notre effort de rapprochement universel s'il n'offrait pas à nos frères chrétiens encore séparés de nous, et à l'humanité, à qui manque notre foi dans sa présentation authentique et dans son originelle beauté, le patrimoine de vérité et de charité dont l'Eglise est depositaire et dispensatrice ? Nous voulons demander à Marie une Eglise vivante, une Eglise vraie, unie, une Eglise sainte. Avec vous nous voulons prier ici afin que les espérances et les énergies suscitées par le Concile mûrissent en fruits abondants sous l'influence de l'Esprit-Saint dont nous célébrons demain la fête de Pentecôte et de qui vient la vraie vie chrétienne ; les fruits énumérés par l'apôtre Paul : « La charité, la joie, la paix, la longanimité, la bénignité, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance. » (Gal., V, 22.) Nous voulons prier afin que le culte de Dieu encore et toujours fleurisse dans le monde et que sa loi forme la conscience et les mœurs de l'homme moderne. La foi en Dieu est la lumière suprême de l'humanité ; et cette lumière, non seulement ne doit pas être éteinte dans le cœur des hommes, mais doit plutôt être ranimée par le stimulant qui lui vient de la science et du progrès.* »

L'homélie donnée par Paul VI, le 29 juin 1972, révélait la profondeur de la crise qui secouait l'Église http://www.vatican.va/holy_father/paul_vi/homilies/1972/documents/hf_p-i_hom_19720629_it.html, quatre années et demi après la fin du Concile. Le texte en italien sur le Site du Vatican est difficile à interpréter car tout n'est pas du Pape, mais le commentaire est fait par quelqu'un qui a autorité puisque transmis sur le Site officiel du Vatican : *« Nous sommes invités à donner au peuple de Dieu, qui s'appelle Église, un sens vraiment sacré. Et nous nous sentons la nécessité de contenir la vague de profane, de sécularisation qui monte et qui veut confondre et recouvrir le sens religieux dans le secret du cœur, dans la vie privée ou même dans les affirmations de la vie extérieure. Il y a une tendance aujourd'hui à dire qu'il n'y a pas lieu de distinguer un homme d'une autre, qu'il n'y a rien qui puisse faire cette distinction. Et même, on tend à rendre à l'homme son authenticité, son 'être' comme tout le monde. Nous avons perdu l'habit religieux, et de nombreuses autres manifestations extérieures de la vie religieuse. Sur ce point, il y a beaucoup à discuter, beaucoup à concéder, mais il faut maintenir le concept, et avec le concept, aussi quelque signe de la sacralité du peuple chrétien, c'est à dire ceux qui sont incorporés au Christ, Prêtre suprême et éternel. Aujourd'hui certains courants sociologiques ont tendance à étudier l'humanité en dehors de ce contact avec Dieu. La sociologie de Saint Pierre, au contraire, la sociologie de l'Église, pour étudier les hommes, met en évidence justement cet aspect sacré, de conversation avec l'ineffable, avec Dieu, avec le monde divin. Cela doit être affirmé dans l'étude de toutes les différences humaines. Aussi hétérogène que se présente le genre humain, nous ne devons pas oublier cette unité fondamentale que le Seigneur nous confère, quand il nous donne la grâce: **Nous sommes tous frères en Jésus-Christ lui-même**. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni Scythe, ni Barbare, ni homme ni femme. Nous sommes tous un en Christ. Nous sommes tous sanctifiés, nous participons tous à ce degré d'élévation surnaturel que le Christ nous a conféré. Saint Pierre nous le rappelle: c'est la sociologie de l'Église que nous ne devons pas oblitérer ni oublier. Rappelons-nous en ce moment avec un immense amour de tous nos frères qui nous quittent, des nombreuses personnes qui fuient ou oublient, de ceux qui peut-être même n'ont jamais pris conscience de la vocation chrétienne, même si elles ont reçu le Baptême. Comme nous voudrions vraiment tendre les mains vers eux, et leur dire que le cœur est toujours ouvert, que la porte est facile, et comme nous aimerions les faire participer à la grande, ineffable fortune de notre bonheur d'être en communication avec Dieu, qui ne nous enlève rien de la vision temporelle et du réalisme positif du monde extérieur. Eh bien nous voudrions dire à ces frères, dont nous sentons presque la déchirure dans les entrailles de notre âme sacerdotale, combien ils nous sont présents, combien maintenant, et toujours, et plus, nous les aimons et combien nous prions pour eux et combien nous cherchons par cet effort qui les poursuit, les entoure, à mettre fin à l'obstacle qu'eux-mêmes mettent à notre communion avec le Christ. Le Saint-Père affirme avoir le sentiment que **«par quelque fissure, la fumée de Satan est entrée dans le temple de Dieu»**. Il y a le doute, l'incertitude, la problématique, l'agitation, l'insatisfaction, l'affrontement. On n'a plus confiance en l'Église; on fait confiance au premier prophète profane qui vient nous parler dans quelque journal ou par quelque slogan social, pour le poursuivre et lui demander s'il a la formule de la vraie vie. Et nous ne réalisons pas que nous en sommes au contraire les propriétaires et les maîtres. Le doute est entré dans nos esprits, et il est entré par les fenêtres qui devaient être ouvertes à la lumière. De la science, qui est faite pour nous donner des vérités qui ne détachent pas de Dieu, mais nous le font rechercher encore plus et célébrer avec plus d'intensité, est venue au contraire la critique, est venu le doute. Les scientifiques sont ceux qui courbent le front le plus pensivement et le plus douloureusement. Et ils finissent par enseigner: «Je ne sais pas, nous ne savons pas, nous ne pouvons pas savoir». L'école devient apprentissage de confusion et de contradictions parfois absurdes. On célèbre le progrès, pour pouvoir ensuite le démolir avec les révolutions les plus étranges et les plus radicales, pour nier tout ce qui a été conquis, pour revenir au début après avoir tellement exalté les progrès du monde moderne. **Dans l'Église aussi règne cet état d'incertitude. On croyait qu'après le Concile, il y aurait une journée ensoleillée dans l'histoire de l'Église. Il est venu à la place une journée de nuages, de tempête, de ténèbres, de recherche, et d'incertitude. Nous prêchons l'œcuménisme et nous nous détachons de plus en plus des autres. Nous essayons de creuser des abysses plutôt que de les combler.** Comment cela est-il arrivé? Le pape confie aux personnes présentes une pensée qu'il a eue: qu'il y ait eu l'intervention d'un pouvoir adverse. Son nom est le diable, cet être mystérieux auquel il est également fait allusion dans l'Épître de saint Pierre. Plusieurs fois, par ailleurs, dans l'Évangile, sur les lèvres du Christ, revient la mention de cet ennemi de l'humanité. **«Nous croyons - observe le Saint-Père - en quelque chose de surnaturel venu dans le monde justement pour troubler, pour étouffer les fruits du Concile œcuménique, et pour***

empêcher l'Eglise de déborder de la joie de revenir à la pleine conscience de soi. C'est justement pour cela que nous voudrions pouvoir, plus que jamais en ce moment, exercer la fonction assignée par Dieu à Pierre, de confirmer les frères dans la Foi. Nous voudrions vous communiquer ce charisme de la certitude que le Seigneur donne à celui qui le représente sur cette terre. Le Seigneur se montre Lui-même lumière et vérité à ceux qui l'acceptent dans sa Parole, et Sa Parole devient non plus obstacle à la vérité et au chemin vers l'"être", mais plutôt une marche sur laquelle nous pouvons monter et être vraiment conquérants du Seigneur qui se montre à travers le chemin de la foi, cette anticipation et assurance de la vision définitive. En mettant l'accent sur un autre aspect de l'humanité de notre temps, Paul VI rappelle l'existence d'un grand nombre d'âmes humbles, simples, pures, droites, fortes, qui suivent l'invitation de Saint-Pierre à être «forts dans la foi». Et nous voudrions que cette force de la foi, cette certitude, cette paix triomphe sur tous les obstacles. Combien cette analyse lucide de Paul VI est importante en cette année de la Foi ! Le souffle qui est en train de se lever en France depuis le 13 janvier et le 24 mars vient de ce nombre d'âmes humbles, simples et pures, droites et fortes... Puisse ce souffle ne pas se laisser détourner, mais s'enraciner dans la fidélité aux valeurs non négociables, transmises par la Loi naturelle et révélées dans la Foi de l'Eglise.

A II - Extrait du testament de Jean-Paul II écrit en l'an 2000

Nous avons très souvent cité le Grand Pape Jean-Paul II, au cours des recollections de ces trois dernières années. Citons l'extrait de son testament, écrit en l'an 2000, qui concernait le Concile Vatican II : *« Me trouvant au seuil du troisième millénaire "in medio Ecclesiae", je désire encore une fois **exprimer ma gratitude à l'Esprit Saint pour le grand don du Concile Vatican II, envers lequel je me sens débiteur avec l'Eglise tout entière - et surtout avec l'épiscopat tout entier -**. Je suis convaincu qu'il sera encore donné aux nouvelles générations de puiser pendant longtemps aux richesses que ce Concile du XX siècle nous a offertes. En tant qu'évêque qui a participé à l'événement conciliaire du premier au dernier jour, je désire confier ce grand patrimoine à tous ceux qui sont et qui seront appelés à le réaliser à l'avenir. Pour ma part, je rends grâce au Pasteur éternel qui m'a permis de servir cette très grande cause au cours de toutes les années de mon pontificat. "In medio Ecclesiae"... depuis les premières années de mon service épiscopal - précisément grâce au Concile - il m'a été donné de faire l'expérience de la communion fraternelle de l'Episcopat. En tant que prêtre de l'archidiocèse de Cracovie, j'avais fait l'expérience de ce que signifiait la communion fraternelle du presbyterium - le Concile a ouvert une nouvelle dimension de cette expérience. Comment ne pas embrasser avec une mémoire reconnaissante tous les Episcopats du monde, que j'ai rencontrés au cours des visites "ad limina Apostolorum"! Comment ne pas rappeler également les nombreux Frères chrétiens - non catholiques! Et le Rabbin de Rome, ainsi que de nombreux représentants des religions non chrétiennes! Et combien de représentants du monde de la culture, de la science, de la politique, des moyens de communication sociale ! »* Jean-Paul II a vraiment été le Pape de Vatican II. Il a pu réaliser sa mission de Pape missionnaire, grâce à ce Concile ! Sans Vatican II, il n'aurait jamais pu lancer les Journées Mondiales de la Jeunesse, les Journées Mondiales de la Famille. Les grandes Messes pontificales rassemblant des centaines de milliers de personnes en divers pays du monde n'auraient jamais pu avoir lieu. Les rencontres œcuméniques et interreligieuses n'auraient pas, non plus, pu se tenir. En 1988, Jean-Paul II avait parlé de la double crise qui avait suivi ce Grand Concile : le progressisme et l'intégrisme. Mais il ne s'est pas laissé abattre par cette double crise : il s'est dépensé sans compter pour que tous les membres de l'Eglise mettent en application le Concile Vatican II. Les thèmes des Synodes et ses exhortations apostoliques post-synodales ont permis d'assimiler et de développer les enseignements du Concile. Il a vraiment été le Pape de la Constitution pastorale « Gaudium et Spes », joie et espérance !

A III Benoît XVI et le Concile Vatican II

Nous avons abondamment cité des extraits du livre de Joseph Ratzinger « Mon Concile Vatican II », édité en français aux éditions Artège en 2011. Benoît XVI publiait, le 11 octobre 2012, un nouveau texte important : *« Si au début du Concile, avaient prévalu les épiscopats du centre de l'Europe avec leurs théologiens, au cours des étapes conciliaires, le domaine de travail et de responsabilité commune s'est étendu toujours plus. Les évêques se reconnaissaient **comme des apprentis à l'école de l'Esprit Saint et à***

*l'école de la collaboration réciproque, mais précisément de cette façon, ils se reconnaissaient comme des serviteurs de la Parole de Dieu qui vivent et œuvrent dans la foi. Les Pères conciliaires **ne pouvaient pas et ne voulaient pas créer une Église nouvelle, différente**. Ils n'avaient ni le mandat, ni la charge de le faire. Ils étaient Pères du Concile avec une voix et un droit de décision uniquement en tant qu'évêques, c'est-à-dire en vertu du sacrement et dans l'Église sacramentelle. C'est pourquoi **ils ne pouvaient pas et ne voulaient pas créer une foi différente** ou une Église nouvelle, mais les comprendre toutes deux de façon plus profonde et donc véritablement les «renouveler». C'est pourquoi **une herméneutique de la rupture est absurde, contraire à l'esprit et à la volonté des Pères conciliaires**. Avec le cardinal Frings, j'ai eu un père qui a vécu de façon exemplaire cet esprit du Concile. C'était un homme d'une profonde ouverture et grandeur, mais il savait aussi que **seule la foi conduit à sortir au grand jour**, vers cet ample horizon qui demeure étranger à l'esprit positiviste. C'est cette foi qu'il voulait servir avec le mandat reçu à travers le sacrement de l'ordination épiscopale. Je ne peux que lui être toujours reconnaissant de m'avoir emmené – moi qui étais le professeur le plus jeune de la Faculté de théologie catholique de l'université de Bonn – comme son consultant à la grande assemblée de l'Église, me permettant d'être présent dans cette école et de parcourir de l'intérieur le chemin du Concile ». Le 14 février 2013, Benoît XVI rencontrait, pour la dernière fois en tant que Pape, le clergé du diocèse de Rome. Il a donné son témoignage sur le Concile Vatican II et il a conclu en disant que le monde avait perçu Vatican II « à travers les médias ». Il a alors utilisé cette expression : « Concile des médias ». Puis il a donné son témoignage sur ce qu'était pour lui le Vrai Concile : « alors que le Concile des Pères se réalisait à l'intérieur de la foi, celui des journalistes se réalisait à l'intérieur des catégories des médias d'aujourd'hui, c'est-à-dire dans une herméneutique « politique » qui voyait une « lutte de pouvoir entre les divers courants dans l'Eglise ». Ce « Concile des médias » s'est imposé dans la société en créant de nombreux problèmes pour la mise en pratique du « vrai Concile » : « le Concile virtuel était plus fort que le Concile réel », a-t-il déploré. Mais Benoît XVI a souligné avec optimisme que « la force réelle du Concile devient peu à peu la vraie force capable de renouveler l'Eglise : aujourd'hui, a-t-il constaté, 50 ans après, le concile virtuel s'efface et apparaît le vrai Concile avec toute sa force spirituelle. Il a invité, en cette Année de la foi, à travailler pour que le vrai Concile, avec la force de l'Esprit Saint, se réalise, et que l'Eglise se renouvelle : espérons que le Seigneur nous aide, a-t-il conclu, assurant qu'une fois retiré dans la prière, il sera toujours avec vous, et nous avançons avec le Seigneur, dans la certitude : le Seigneur vainc ». Ce dernier témoignage de Benoît XVI nous permet de mieux comprendre les raisons pour lesquelles il a voulu cette année de la Foi pour célébrer le cinquantième anniversaire du Concile Vatican II. Ce Concile, en effet, ne doit pas être interprété selon des critères mondains, politiques, médiatiques, mais selon la Foi, car les Pères de ce Concile l'ont vécu dans la Foi, à l'écoute du Saint Esprit et pour répondre aux appels de Dieu le Père et de Jésus en vue de l'évangélisation de ce monde qu'ils aiment et qu'ils veulent sauver. Le dernier grand message de Benoît XVI aux prêtres du diocèse de Rome mais aussi du monde entier est celui-ci : **à vous de mettre en application le vrai Concile ! N'ayez pas peur, Jésus est le vainqueur !***

A IV - Fidélité à la Tradition de l'Église par l'herméneutique de la continuité et du développement

Les témoignages des trois grands Papes qui se sont efforcés de mettre en œuvre le Concile Vatican II sont éclairants et concordants. Ces Papes ont souffert, c'est évident, de la très grave crise qui a secoué l'Église, quelques années à peine après la fin de ce Concile qui annonçait le « **printemps de l'Église** ». La crise n'est pas encore surmontée, mais des signes nous révèlent que le printemps de l'Église est en train de se développer ! L'Église, Benoît XVI en est convaincu, est **vivante et jeune**. Cette jeunesse de l'Église a été manifestée dans les Journées Mondiales de la Jeunesse. Elle va l'être encore plus à Rio de Janeiro. Cette jeunesse de l'Église se révèle en notre pays la France. Qui, il y a encore quelques mois, aurait pu penser que la France allait connaître un tel réveil ? Bien sûr, nous ne sommes pas encore arrivés à la victoire finale. **Nous vivons toujours le temps du combat, mais les générations Jean-Paul II et Benoît XVI veulent mettre en application le vrai Concile Vatican II**. Elles sont convaincues que le Christ est la Lumière des Nations, Lumen Gentium, qui se reflète sur le visage de l'Église, qui est comme le sacrement de l'union intime des hommes à Dieu et de l'unité des hommes entre eux. Elles sont convaincues que l'Église a un témoignage de joie et d'espérance à donner au monde : Gaudium et Spes. Mais ce témoignage, nous ne pourrons le donner que si nous sommes fidèles à la Tradition de l'Église par la continuité dans le développement. Monsieur

Gérard Soulages, qui a été l'un des plus grands intellectuels français du vingtième siècle, avait très bien résumé en deux mots l'esprit du Concile Vatican II : **fidélité et ouverture**. L'Esprit Saint a causé la surprise dans le dernier Conclave : aucun Média ne s'attendait à une telle ouverture : le Pape qui a été élu n'est pas un Européen mais un latino-américain, un Argentin ! Ce Pape a un cœur éminemment missionnaire. Il veut aider l'Eglise, en cette année de la Foi, à ne pas avoir peur d'avancer au large et de jeter les filets. Il n'est pas en contradiction avec ses prédécesseurs, puisque c'est Jean-Paul II qui, au terme du Grand Jubilé de l'an 2000, a donné ce programme évangélique à l'Eglise. **Le Concile Vatican II est fidèle à l'évangile** : il est pastoral parce qu'il est animé par l'Esprit Saint qui envoie tous les fidèles du Christ en mission. Nous ne pouvons pas garder pour nous le trésor que nous avons reçu. **La Mission**, disait Jean-Paul II, dans son Encyclique sur la Mission, **est la mesure de notre Foi. Alors, en avant, soyons forts dans la Foi et fidèles en nous ouvrant aux hommes de notre temps, à tous les hommes et en leur portant ce qui leur manque le plus : Dieu !** Benoît XVI, dans son livre sur Jésus de Nazareth, a fait cette réflexion pertinente : mais qu'a apporté Jésus au monde ? Il n'a pas apporté plus d'argent, plus de plaisirs, plus de pouvoir, Il a apporté Dieu ! Que doit apporter l'Eglise au monde ? Le Concile Vatican II l'a dit clairement dans l'introduction de Lumen Gentium : il doit apporter **Jésus, le Verbe de Dieu incarné, Notre Seigneur et Notre Dieu**, puisque l'Eglise est comme le grand sacrement de l'union intime des hommes avec Dieu !

II) Être des époux convaincus par l'affirmation tant de fois répétée de Jean-Paul II : « Ce que l'Esprit Saint dit à l'Eglise aujourd'hui se trouve dans le Concile Vatican II ».

Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI, dans leur charisme différent, ont eu à cœur de travailler à la mise en œuvre du Grand Concile Vatican II dans l'esprit de Jean XXIII. Ils ont souffert de la crise de l'Eglise et vécu l'évangile de la souffrance. Ils ont empêché les fumées de Satan, entrées dans l'Eglise par quelque fissure, de déformer totalement le véritable esprit du Concile. Le Concile réel, comme Benoît XVI l'a dit dans sa dernière rencontre avec le clergé de Rome, prend peu à peu le pas sur le Concile des Médias. La mission que Benoît XVI a confiée aux prêtres du diocèse de Rome nous concerne : travaillons à la mise en œuvre du vrai Concile Vatican II et n'ayons pas peur ! L'Esprit Saint a inspiré les évêques de Vatican II. Ce qu'Il dit à l'Eglise aujourd'hui se trouve dans ce Concile. Jean-Paul II ne s'est pas trompé !

B I - Jean-Paul II, préparation du jubilé de l'an 2000 : Tertio millennio adveniente 10 novembre 1994

Dans le texte sur la préparation du Grand Jubilé de l'an 2000, Jean-Paul II avait clairement exposé sa pensée sur le Concile Vatican II : « *On peut affirmer que le Concile Vatican II constitue un événement providentiel par lequel l'Église a commencé la préparation immédiate du Jubilé du deuxième millénaire. Il s'agit en effet d'un Concile semblable aux précédents, et pourtant très différent; un Concile centré sur le mystère du Christ et de son Église, et en même temps ouvert au monde. Cette ouverture a été la réponse évangélique à l'évolution récente du monde, avec les bouleversements qu'a connus le XXe siècle éprouvé par une première puis une deuxième guerre mondiale, par l'expérience des camps de concentration et d'effroyables massacres. Tout ce qui est arrivé montre plus que jamais que le monde a besoin de purification, qu'il a besoin de conversion. On dit souvent que le Concile Vatican II marque une époque nouvelle dans la vie de l'Église. C'est vrai, mais en même temps il est difficile de ne pas remarquer que l'Assemblée conciliaire a eu largement recours aux expériences et aux réflexions de la période antérieure, spécialement du patrimoine de pensée de Pie XII. Dans l'histoire de l'Église, le « vieux » et le « neuf » sont toujours étroitement mêlés. Le « neuf » croît sur le « vieux », le « vieux » trouve dans le « neuf » une expression plus accomplie. Ainsi en a-t-il été pour le Concile Vatican II et pour l'activité des Papes liés à l'Assemblée conciliaire, à commencer par Jean XXIII, puis Paul VI et Jean-Paul Ier, et enfin le Pape actuel. Il est certain que ce qu'ils ont accompli pendant et après le Concile — l'enseignement aussi bien que l'activité de chacun d'eux — a apporté une contribution marquante à la préparation du nouveau printemps de vie chrétienne qui devra être révélé par le grand Jubilé si les chrétiens savent suivre l'action de l'Esprit Saint.* (19) Sans aller jusqu'aux accents sévères de Jean Baptiste quand, au bord du Jourdain, il invitait à la pénitence et à la conversion (cf. Lc 3, 1-17), le Concile a manifesté en lui-même quelque chose de l'ancien prophète en désignant avec une nouvelle vigueur aux hommes d'aujourd'hui le Christ, « l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde » (Jn 1, 29), le Rédempteur de l'homme, le Seigneur de l'histoire. Au Concile, l'Église, dans le désir d'être pleinement fidèle à son Maître, s'est interrogée sur son identité et a redécouvert la profondeur de son mystère de Corps et d'Épouse du Christ. Se mettant attentivement à l'écoute de la Parole de Dieu, elle a réaffirmé la vocation universelle à la sainteté ; elle a entrepris la réforme de la liturgie, « source et sommet » de sa vie; elle a donné l'impulsion au renouvellement de nombreux aspects de son existence au niveau universel et dans les Églises locales; elle s'est impliquée dans la promotion des diverses vocations chrétiennes, de celle des laïcs à celle des religieux, du ministère des diacres à celui des prêtres et des évêques; elle a redécouvert en particulier la collégialité épiscopale, expression privilégiée du service pastoral exercé par les évêques en communion avec le Successeur de Pierre. Dans le cadre de ce profond renouveau, le Concile s'est ouvert aux chrétiens des autres Confessions, aux membres des autres religions, à tous les hommes de notre temps. Dans aucun autre Concile on n'a parlé avec autant de clarté de l'unité des chrétiens, du dialogue avec les religions non chrétiennes, du sens spécifique de l'Ancienne Alliance et d'Israël, de la dignité de la conscience personnelle, du principe de la liberté religieuse, des différentes traditions culturelles au sein desquelles l'Église accomplit sa tâche missionnaire, des moyens de communication sociale. (20) Une grande richesse de contenu et le ton nouveau, inconnu jusqu'alors, avec lequel les questions ont été présentées par le Concile constituent comme une annonce de temps nouveaux. Les Pères conciliaires ont parlé le langage de l'Évangile, le langage du Discours sur la montagne et des Béatitudes. Dans le message du Concile, Dieu est présent dans sa seigneurie absolue sur toutes choses, mais

aussi comme garant de l'authentique autonomie des réalités temporelles. (21) Sur le chemin de la préparation du rendez-vous de l'An 2000 s'inscrit **la série de Synodes** commencée après Vatican II: Synodes généraux et Synodes continentaux, régionaux, nationaux et diocésains. Le thème fondamental est celui de **l'évangélisation**, et même de **la nouvelle évangélisation**, dont les bases ont été posées par l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* de Paul VI, publiée en 1975 après la troisième Assemblée générale du Synode des Évêques. Ces Synodes font déjà par eux-mêmes partie de la nouvelle évangélisation: **ils résultent de la conception du Concile Vatican II sur l'Église**; ils donnent une grande place à la participation des laïcs, dont ils déterminent la responsabilité spécifique dans l'Église; ils sont **l'expression de la force que le Christ a donnée à tout le peuple de Dieu**, le rendant participant de sa mission messianique, mission prophétique, sacerdotale et royale. Toute l'Église est animée par une **conscience nouvelle de la mission salvatrice reçue du Christ**. Cette prise de conscience se manifeste avec une particulière évidence dans les exhortations post-synodales consacrées à la mission des laïcs, à la formation des prêtres, à la catéchèse, à la famille, à la valeur de la pénitence et de la réconciliation dans la vie de l'Église et de l'humanité, et prochainement à la vie consacrée ». Après avoir relu ce texte de Jean-Paul II nous ne pouvons qu'être émerveillés par l'action pastorale de ce Grand Pape ! Il a vraiment voulu mettre en œuvre le Concile Vatican II et il nous a donné tous les instruments pour notre mission actuelle. N'ayons pas peur, soyons convaincus et déterminés et cessons de nous critiquer les uns les autres. Ut Sint UNUM !

B II – Lettre apostolique Novo millennio ineunte

Jean-Paul II, au terme du grand jubilé de l'an 2000, parlait encore avec enthousiasme du Concile Vatican II dans sa lettre apostolique « Novo millennio ineunte » : (57) « *Chers frères et sœurs, quelles richesses le Concile Vatican II ne nous a-t-il pas données dans ses orientations ! C'est pourquoi, en préparation au grand Jubilé, j'avais demandé que l'Église s'interroge sur la réception du Concile. Cela a-t-il été fait ? Le Congrès qui a eu lieu au Vatican a été un moment de cette réflexion, et je souhaite qu'il en ait été de même, d'une manière ou d'une autre, dans toutes les Églises particulières. À mesure que passent les années, ces textes ne perdent rien de leur valeur ni de leur éclat. Il est nécessaire qu'ils soient lus de manière appropriée, qu'ils soient connus et assimilés, comme des textes qualifiés et normatifs du Magistère, à l'intérieur de la Tradition de l'Église. Alors que le Jubilé est achevé, je sens plus que jamais le devoir d'indiquer le Concile comme la grande grâce dont l'Église a bénéficié au vingtième siècle: il nous offre **une boussole fiable pour nous orienter sur le chemin du siècle qui commence** ».* Nous sommes heureux, au terme de nos approfondissements, de vous citer ce texte si important de Jean-Paul II. Il me semble que nous avons répondu aux appels de ce Grand Pape. Vous pourrez retrouver sur notre Site les vidéos et les textes de tous nos approfondissements. Continuons l'œuvre de Jean-Paul II utilisons la boussole fiable **de Vatican II**.

B III - Vatican II : Benoît XVI à la Curie le 22-12-2005 et à des prêtres en 2007

Benoît XVI, après Jean-Paul II, a vraiment utilisé la boussole de Vatican II et il s'est dépensé pour faire connaître le vrai Concile. Nous voudrions vous citer des extraits de deux textes importants de ce Pape bien-aimé. Le premier est tiré de son discours à la Curie, le 22 décembre 2005 et le second d'une réponse à une question d'un prêtre en 2007. Ces deux textes sont à méditer attentivement, nous ne pouvons que vous en donner que quelques extraits qui nous aideront à mieux affronter les défis de notre temps.

*Le dernier événement de cette année sur lequel je voudrais m'arrêter en cette occasion, est la célébration de la conclusion du Concile Vatican II, il y a quarante ans. Ce souvenir suscite la question suivante : **quel a été le résultat du Concile ? A-t-il été accueilli de la juste façon ? Dans l'accueil du Concile, qu'est-ce qui a été positif, insuffisant ou erroné ? Que reste-t-il encore à accomplir ?** Personne ne peut nier que, dans de vastes parties de l'Église, la réception du Concile s'est déroulée de manière plutôt difficile, même sans vouloir appliquer à ce qui s'est passé en ces années la description que le grand Docteur de l'Église, saint Basile, fait de la situation de l'Église après le Concile de Nicée : il la compare à une **bataille navale** dans l'obscurité de la tempête, disant entre autres : « **Le cri rauque de ceux qui, en raison de la discorde, se dressent les uns contre les autres, les bavardages incompréhensibles, le bruit confus des clameurs ininterrompues a désormais rempli presque toute l'Église en faussant, par excès ou par défaut, la juste doctrine de la foi...** » (De Spiritu Sancto, XXX, 77; PG 32, 213 A; SCh 17bis, p. 524). Nous ne voulons pas*

appliquer cette description dramatique à la situation de l'après-Concile, mais quelque chose de ce qui s'est produit s'y reflète toutefois. Une question se pose : pourquoi l'accueil du Concile, dans de grandes parties de l'Eglise, s'est-il jusqu'à présent déroulé de manière aussi difficile ? **Tout dépend en réalité de la juste interprétation du Concile** ou – comme nous le dirions aujourd'hui – **de sa juste herméneutique, de la juste clef de lecture et d'application**. Les problèmes de la réception sont nés du fait que deux herméneutiques contraires se sont trouvées confrontées et sont entrées en conflit. L'une a engendré la confusion, l'autre, silencieusement mais de manière toujours plus visible, a porté et porte des fruits. D'un côté, il existe une interprétation que je voudrais appeler « herméneutique de la discontinuité et de la rupture » ; celle-ci a souvent pu compter sur la **sympathie des mass media**, et également d'une partie de la **théologie moderne**. D'autre part, il y a l'« herméneutique de la **réforme** », du **renouveau dans la continuité** de l'unique sujet-Eglise, que le Seigneur nous a donné ; c'est un sujet qui grandit dans le temps et qui se développe, tout en restant toujours le même, l'unique sujet du Peuple de Dieu en marche. L'herméneutique de la discontinuité risque de finir par une rupture entre Eglise préconciliaire et Eglise post-conciliaire. Celle-ci affirme que les textes du Concile comme tels ne seraient pas encore la véritable expression de l'esprit du Concile. Ils seraient le résultat de **compromis** dans lesquels, pour atteindre l'unanimité, on a dû encore emporter avec soi et reconfirmer beaucoup de vieilles choses désormais inutiles. Ce n'est cependant pas dans ces compromis que se révélerait le véritable esprit du Concile, mais en revanche dans **les élans vers la nouveauté** qui apparaissent derrière les textes: seuls ceux-ci représenteraient le véritable esprit du Concile, et c'est à partir de ces textes et conformément à ces textes qu'il faudrait aller de l'avant. Précisément parce que les textes ne refléteraient que de manière imparfaite le véritable esprit du Concile et sa nouveauté, il serait nécessaire d'aller **courageusement au-delà des textes**, en laissant place à la nouveauté dans laquelle s'exprimerait l'intention la plus profonde, bien qu'encore indistincte, du Concile. En un mot: il faudrait non pas suivre les textes du Concile, mais **son esprit**. Il reste ainsi évidemment une grande marge pour se demander comment on définit alors cet esprit et en conséquence, on laisse la place à **n'importe quelle fantaisie**. Mais de cette façon on interprète mal, à la racine, la nature d'un Concile en tant que tel. Il est ainsi considéré comme **une sorte de Constituante**, qui élimine une vieille constitution et en crée une nouvelle. Mais la Constitution a besoin d'un promoteur, puis d'une confirmation de la part du promoteur, c'est-à-dire du peuple auquel la constitution doit servir. Les Pères n'avaient pas un tel mandat et personne ne le leur avait jamais donné ; personne, du reste, ne pouvait le donner, car **la constitution essentielle de l'Eglise vient du Seigneur et nous a été donnée** afin que nous puissions parvenir à la vie éternelle et, en partant de cette perspective, nous sommes en mesure d'illuminer également la vie dans le temps et le temps lui-même. Les évêques, à travers le sacrement qu'ils ont reçu, sont les dépositaires du don du Seigneur. Ce sont « les administrateurs des mystères de Dieu » (1 Co 4, 1); en tant que tels ils doivent se présenter comme « fidèles et sages » (cf. Lc 12, 41-48). Cela signifie qu'ils doivent administrer le don du Seigneur de manière juste, afin qu'il ne demeure pas dans un lieu caché, mais porte des fruits et que le Seigneur, à la fin, puisse dire à l'administrateur : « En peu de choses tu as été fidèle, sur beaucoup je t'établirai » (cf. Mt 25, 14-30; Lc 19, 11-27). Dans ces paraboles évangéliques s'exprime **la dynamique de la fidélité**, qui est importante dans le service rendu au Seigneur, et dans celles-ci apparaît également de manière évidente comment, dans un Concile, la dynamique et la fidélité doivent devenir une seule chose.

A l'herméneutique de la discontinuité s'oppose **l'herméneutique de la réforme** comme l'ont présentée tout d'abord le pape Jean XXIII, dans son discours d'ouverture du Concile le 11 octobre 1962, puis le pape Paul VI, dans son discours de conclusion du 7 décembre 1965. Je ne citerai ici que les célèbres paroles de **Jean XXIII**, dans lesquelles cette herméneutique est exprimée sans équivoque, lorsqu'il dit que le Concile «**veut transmettre la doctrine de façon pure et intègre, sans atténuation ni déformation** » et poursuit: « Notre devoir ne consiste pas seulement à conserver ce trésor précieux, comme si nous nous préoccupions uniquement de l'antiquité, mais de nous consacrer avec une ferme volonté et sans peur à cette tâche, que notre époque exige... Il est nécessaire que cette doctrine certaine et immuable, qui doit être fidèlement respectée, soit approfondie et présentée d'une façon qui corresponde aux exigences de notre temps. En effet, il faut faire une distinction entre le dépôt de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérée doctrine, et la façon dont celles-ci sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée » (S. Oec. Conc. Vat. II Constitutiones Decreta Declarationes, 1974, pp. 863-865). Il est clair que cet engagement en vue **d'exprimer de façon nouvelle** une vérité déterminée, exige une nouvelle réflexion sur cette vérité et un nouveau rapport vital avec elle; il est également clair que la nouvelle parole ne peut mûrir

que si elle naît d'une compréhension consciente de la vérité exprimée et que, d'autre part, la réflexion sur la foi exige également que l'on vive cette foi. Dans ce sens, le programme proposé par le pape Jean XXIII était extrêmement exigeant, comme l'est précisément la synthèse de fidélité et de dynamique. Mais partout, cette interprétation a représenté l'orientation qui a guidé la réception du Concile, **une nouvelle vie s'est développée et des fruits nouveaux ont mûri**. Quarante ans après le Concile, nous pouvons révéler que l'aspect positif est plus grand et plus vivant que ce qu'il pouvait apparaître dans l'agitation des années qui ont suivi 1968. Aujourd'hui, nous voyons que **la bonne semence, même si elle se développe lentement, croît malgré tout**, et que notre profonde gratitude pour l'œuvre accomplie par le Concile croît également.

Paul VI, dans son discours lors de la conclusion du Concile, a ensuite indiqué une autre motivation spécifique pour laquelle une herméneutique de la discontinuité pourrait sembler convaincante. Dans le grand débat sur l'homme, qui caractérise le temps moderne, le Concile devait se consacrer en particulier au thème de l'anthropologie. Il devait s'interroger sur le rapport entre l'Eglise et sa foi, d'une part, et l'homme et le monde d'aujourd'hui, de l'autre (ibid. pp. 1066, sq). La question devient encore plus claire, si, au lieu du terme générique de « monde d'aujourd'hui », nous en choisissons un autre plus précis : le Concile devait **déterminer de façon nouvelle le rapport entre l'Eglise et l'époque moderne**. Ce rapport avait déjà connu un début très problématique avec le procès fait à Galilée. Il s'était ensuite totalement rompu lorsque Kant définit la « religion dans le cadre de la raison pure » et lorsque, dans la phase radicale de la Révolution française, fut diffusée une image de l'Etat et de l'homme qui ne voulait pratiquement plus accorder aucun espace à l'Eglise et à la foi. L'opposition de la foi de l'Eglise avec un libéralisme radical et également avec des sciences naturelles qui prétendaient embrasser à travers leurs connaissances toute la réalité jusque dans ses limites, dans l'intention bien déterminée de rendre superflue « l'hypothèse de Dieu », avait provoqué de la part de l'Eglise, au XIXe siècle, sous Pie IX, **des condamnations sévères et radicales de cet esprit de l'époque moderne**. **Apparemment, il n'existait donc plus aucun espace possible pour une entente positive et fructueuse**, et les refus de la part de ceux qui se sentaient les représentants de l'époque moderne étaient également énergiques. Entre-temps, toutefois, l'époque moderne avait, elle aussi, connu des développements. On se rendait compte que **la révolution américaine avait offert un modèle d'Etat moderne différent** de celui théorisé par les tendances radicales apparues dans la seconde phase de la Révolution française. **Les sciences naturelles** commençaient, de façon toujours plus claire, à réfléchir sur leurs limites, imposées par leur méthode elle-même, qui, tout en réalisant des choses grandioses, n'était toutefois pas en mesure de comprendre la globalité de la réalité. Ainsi, **les deux parties commençaient progressivement à s'ouvrir l'une à l'autre**. Dans la période entre les deux guerres mondiales et plus encore après la seconde guerre mondiale, des hommes d'Etat catholiques avaient démontré qu'il peut exister un Etat moderne laïc, qui toutefois, n'est **pas neutre en ce qui concerne les valeurs**, mais qui vit en puisant aux grandes sources éthiques ouvertes par le christianisme. **La doctrine sociale catholique**, qui se développait peu à peu, était devenue un modèle important entre le libéralisme radical et la théorie marxiste de l'Etat. **Les sciences naturelles**, qui professaient sans réserve une méthode propre à laquelle Dieu n'avait pas accès, se rendaient compte toujours plus clairement que cette méthode ne comprenait pas la totalité de la réalité et ouvraient donc à nouveau leurs portes à Dieu, conscientes que la réalité est plus grande que la méthode naturaliste, et de ce qu'elle peut embrasser. On peut dire que s'étaient formés **trois cercles de questions**, qui à présent, à l'heure du Concile Vatican II attendaient une réponse. Tout d'abord, il fallait définir de façon nouvelle la relation entre foi et sciences modernes ; cela concernait d'ailleurs, non seulement les sciences naturelles, mais également les sciences historiques, car, dans une certaine école, la méthode historique-critique réclamait le dernier mot sur l'interprétation de la Bible, et, prétendant l'exclusivité totale de la compréhension des Ecritures Saintes, s'opposait sur des points importants à l'interprétation que la foi de l'Eglise avait élaborée. En second lieu, il fallait définir de façon nouvelle le rapport entre Eglise et Etat moderne, qui accordait une place aux citoyens de diverses religions et idéologies, se comportant envers ces religions de façon impartiale et assumant simplement la responsabilité d'une coexistence ordonnée et tolérante entre les citoyens et de leur liberté d'exercer leur religion. Cela était lié, en troisième lieu, de façon plus générale avec le problème de la tolérance religieuse – une question qui exigeait une nouvelle définition du rapport entre foi chrétienne et religions du monde. En particulier, face aux récents crimes du régime national socialiste, en général, dans le cadre d'un regard rétrospectif sur une longue histoire difficile, il fallait évaluer et définir de façon nouvelle le rapport entre l'Eglise et la foi d'Israël. Il s'agit là de thèmes de grande portée – ce furent les thèmes de la seconde partie du Concile – sur lesquels il n'est pas

possible de s'arrêter plus amplement dans ce contexte. Il est clair que dans tous ces secteurs, dont l'ensemble forme un unique problème, une certaine forme de discontinuité pouvait ressortir et que, dans un certain sens, s'était effectivement manifestée une discontinuité dans laquelle, cependant, une fois établies les diverses distinctions entre les situations historiques concrètes et leurs exigences, il apparaissait que la continuité des principes n'était pas abandonnée – un fait qui échappe facilement au premier abord. C'est précisément dans cet ensemble de continuité et de discontinuité à différents niveaux que consiste la nature de la véritable réforme. Dans ce **processus de nouveauté dans la continuité**, nous devons apprendre à comprendre plus concrètement qu'auparavant, que les décisions de l'Eglise en ce qui concerne les faits contingents – par exemple, certaines formes concrètes de libéralisme ou d'interprétation libérale de la Bible – devaient nécessairement être elles-mêmes contingentes, précisément parce qu'elles se réfèrent à une réalité déterminée et en soi changeante. Il fallait apprendre à reconnaître que, dans de telles décisions, seuls les principes expriment l'aspect durable, en demeurant en arrière-plan et en motivant la décision de l'intérieur. En revanche les formes concrètes ne sont pas aussi permanentes, elles dépendent de la **situation historique** et peuvent donc être soumises à des changements. Ainsi, **les décisions de fonds peuvent demeurer valables**, tandis que les formes de leur application dans des contextes nouveaux peuvent varier. Ainsi, par exemple, si la **liberté de religion** est considérée comme une expression de l'incapacité de l'homme de trouver la vérité, et par conséquent, devient une exaltation du relativisme alors, de nécessité sociale et historique, celle-ci est élevée de façon impropre au niveau métaphysique et est ainsi privée de son véritable sens, avec pour conséquence de ne pas pouvoir être acceptée par celui qui croit que l'homme est capable de connaître la vérité de Dieu, et, sur la base de la dignité intérieure de la vérité, est lié à cette connaissance. Il est, en revanche, totalement différent de considérer la liberté de religion comme une nécessité découlant de la coexistence humaine, et même comme une conséquence intrinsèque de la vérité qui ne peut être imposée de l'extérieur, mais qui doit être adoptée par l'homme uniquement à travers le mécanisme de la conviction. Le Concile Vatican II, reconnaissant et faisant sien à travers le Décret sur la liberté religieuse, un principe essentiel de l'Etat moderne, a repris à nouveau le patrimoine plus profond de l'Eglise. Celle-ci peut être consciente de se trouver ainsi en pleine syntonie avec l'enseignement de Jésus lui-même (cf. Mt 22, 21), comme également avec l'Eglise des martyrs, avec les martyrs de tous les temps. L'Eglise antique, de façon naturelle, a prié pour les empereurs et pour les responsables politiques, en considérant cela comme son devoir (cf. 1 Tm 2, 2), mais, tandis qu'elle priait pour les empereurs, elle a en revanche refusé de les adorer, et, à travers cela, a rejeté clairement la religion d'Etat. Les martyrs de l'Eglise primitive sont morts pour leur foi dans le Dieu qui s'était révélé en Jésus Christ, et précisément ainsi, sont morts également pour leur liberté de conscience et pour leur liberté de professer leur foi, une profession qui ne peut être imposée par aucun Etat, mais qui ne peut en revanche être adoptée que par la grâce de Dieu, dans la liberté de conscience. Une Eglise missionnaire, qui sait qu'elle doit annoncer son message à tous les peuples, doit s'engager en vue de la liberté de la foi. Elle veut transmettre le don de la vérité qui existe pour tous, et assure dans le même temps aux peuples et à leurs gouvernements qu'elle ne veut pas détruire leur identité et leurs cultures, mais leur apporter au contraire une réponse qu'au fond, ils attendent, une réponse avec laquelle la multiplicité des cultures ne se perd pas, mais avec laquelle croît au contraire l'unité entre les hommes, et ainsi, également, la paix entre les peuples.

Le Concile Vatican II, avec **la nouvelle définition de la relation entre la foi de l'Eglise et certains éléments essentiels de la pensée moderne**, a revisité ou également corrigé certaines décisions historiques, mais dans cette apparente discontinuité, il a en revanche maintenu et approfondi sa nature intime et sa véritable identité. L'Eglise est, aussi bien avant qu'après le Concile, la même Eglise une, sainte, catholique et apostolique, en chemin à travers les temps ; elle poursuit « son pèlerinage à travers les persécutions du monde et les consolations de Dieu », annonçant la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'Il vienne (cf. Lumen gentium, n. 8). Ceux qui espéraient qu'à travers ce « oui » fondamental à l'époque moderne, toutes les tensions se seraient relâchées et que l'« ouverture au monde » ainsi réalisée aurait tout transformé en une pure harmonie, avaient sous-estimé les tensions intérieures et les contradictions de l'époque moderne elle-même; ils avaient sous-estimé la dangereuse fragilité de la nature humaine qui, dans toutes les périodes de l'histoire, et dans toute constellation historique, constitue une menace pour le chemin de l'homme. Ces dangers, avec les nouvelles possibilités et le nouveau pouvoir de l'homme sur la matière et sur lui-même, n'ont pas disparu, mais prennent en revanche de nouvelles dimensions : un regard sur l'histoire actuelle le démontre clairement. Mais à notre époque, **l'Eglise demeure un « signe de contradiction »** (Lc 2, 34). Ce

*n'est pas sans raison que le pape Jean-Paul II, alors qu'il était encore cardinal, avait donné ce titre aux Exercices spirituels prêchés en 1976 au pape Paul VI et à la curie romaine. Le Concile ne pouvait avoir l'intention d'abolir cette contradiction de l'Évangile à l'égard des dangers et des erreurs de l'homme. En revanche, son intention était certainement de mettre de côté les contradictions erronées ou superflues, pour présenter à notre monde l'exigence de l'Évangile dans toute sa grandeur et sa pureté. Le pas accompli par le Concile vers l'époque moderne, qui de façon assez imprécise a été présenté comme une « **ouverture au monde** », appartient en définitive au problème éternel du rapport entre foi et raison, qui se représente de façons toujours nouvelles. La situation que le Concile devait affronter est sans aucun doute comparable aux événements des époques précédentes. Saint Pierre, dans sa première Lettre, avait exhorté les chrétiens à être toujours prêts à rendre raison (apo-logia) à quiconque leur demanderait le logos, la raison de leur foi (cf. 3, 15). Cela signifiait que la foi biblique devait entrer en discussion et en relation avec la culture grecque et apprendre à reconnaître à travers l'interprétation la ligne de démarcation, mais également le contact et l'affinité qui existait entre elles dans l'unique raison donnée par Dieu. Lorsqu'au XIII^e siècle, avec les philosophes juifs et arabes, la pensée aristotélicienne entra en contact avec le christianisme médiéval formé par la tradition platonicienne, et que la foi et la raison risquèrent d'entrer dans une opposition inconciliable, ce fut surtout **saint Thomas d'Aquin qui joua le rôle de médiateur** dans la nouvelle rencontre **entre foi et philosophie aristotélicienne**, plaçant ainsi la foi dans une relation positive avec la forme de raison dominante à son époque. Le douloureux débat entre la raison moderne et la foi chrétienne qui, dans un premier temps, avait connu un début difficile avec le procès fait à **Galilée**, connu de nombreuses phases, mais avec **le Concile Vatican II**, arriva le moment où une nouvelle réflexion était nécessaire. Dans les textes conciliaires, son contenu n'est certainement tracé que dans les grandes lignes, mais cela a déterminé la direction essentielle, de sorte que le dialogue entre religion et foi, aujourd'hui particulièrement important, a trouvé son orientation sur la base du Concile Vatican II. A présent, ce dialogue doit être développé avec une grande ouverture d'esprit, mais également avec la clarté dans le discernement des esprits que le monde attend à juste titre de nous précisément en ce moment. Ainsi, aujourd'hui, **nous pouvons tourner notre regard avec gratitude vers le Concile Vatican II**: si nous le lisons et que nous l'accueillons guidés par une juste herméneutique, il peut être et devenir **toujours plus une grande force pour le renouveau toujours nécessaire de l'Église**.*

Réponse à un prêtre en 2007 : “Moi aussi j'ai vécu les temps du Concile, en ayant été dans la Basilique Saint-Pierre avec un **grand enthousiasme** et voyant comment s'ouvraient de nouvelles portes et que cela paraissait réellement être **la nouvelle Pentecôte**, où l'Église pouvait à nouveau convaincre l'humanité, après l'éloignement du monde de l'Église des XIX^e et XX^e siècles, il semblait que **se rencontraient à nouveau l'Église et le monde** et que **renaissaient à nouveau un monde chrétien et une Église du monde et véritablement ouverte au monde**. Nous avons tant espéré, mais les choses en réalité se sont révélées plus difficiles. Toutefois demeure le grand héritage du Concile, qui a ouvert une route nouvelle, qui est toujours une magna charta du chemin de l'Église tout à fait essentielle et fondamentale. Mais pourquoi les choses sont-elles allées ainsi? Tout d'abord, je voudrais peut-être commencer avec une remarque historique. Les temps d'un post-Concile sont presque toujours très difficiles. Après le grand Concile de Nicée - qui est pour nous réellement le fondement de notre foi, en effet nous confessons la foi formulée à Nicée - n'a pas vu le jour une situation de réconciliation et d'unité comme l'avait espéré Constantin, promoteur de ce grand Concile, mais une situation réellement chaotique de conflits de tous contre tous. Saint Basile dans son livre sur l'Esprit Saint compare la situation de l'Église après le Concile de Nicée à une bataille navale de nuit où personne ne connaît plus l'autre, mais tous sont contre tous. C'était réellement une situation de chaos total: ainsi saint Basile décrit-il avec des couleurs fortes le drame de l'après-Concile, de l'après-Nicée. Puis cinquante ans après, lors du le Premier Concile de Constantinople, l'empereur invite saint Grégoire de Nazianze à participer à celui-ci et saint Grégoire de Nazianze répond: Non je ne viens pas, parce que je connais ces choses, je sais que de tous les Conciles naissent seulement confusion et conflits, et donc je ne viens pas. Et il n'y est pas allé. Ainsi, ce n'est pas maintenant rétrospectivement une surprise tellement grande comme elle l'était pour nous dans un premier temps d'assimiler le Concile, ce grand message. **L'insérer dans la vie de l'Église, le recevoir pour qu'il devienne vie de l'Église, le mettre en œuvre dans les diverses réalités de l'Église, est une souffrance, et c'est seulement dans la souffrance que se réalise également la croissance**. Croître signifie toujours aussi souffrir, parce que c'est sortir d'un état et passer dans un autre. Et dans le concret de l'après-Concile, nous devons constater qu'il y a deux grandes césures

*historiques. Dans l'après-Concile, la césure de 1968, le début ou l'explosion - dirais-je - de la **grande crise culturelle de l'Occident**. La génération de l'après-guerre s'était éteinte, une génération qui après toutes les destructions et en voyant l'horreur de la guerre, des combats et en constatant le drame de ces grandes idéologies qui avaient réellement conduit les personnes vers le gouffre de la guerre, nous avons **redécouvert les racines chrétiennes de l'Europe** et nous avons commencé à reconstruire l'Europe sur ces grandes inspirations. Mais avec la fin de cette génération, on constatait également tous les échecs, les lacunes de cette reconstruction, la grande misère dans le monde et ainsi commença, explosa la crise de la culture occidentale, je dirais une **révolution culturelle qui veut changer radicalement**. Elle dit: non nous n'avons pas créé en deux mille ans de christianisme un monde meilleur. Nous devons reprendre à zéro de manière absolument nouvelle; **le marxisme** semble la recette scientifique pour créer finalement le nouveau monde. Et là, - disons - dans ce grave et grand conflit entre la nouvelle et saine modernité, voulue par le Concile, et la crise de la modernité, tout devient difficile comme après le Concile de Nicée. **Une partie** était de l'avis que cette révolution culturelle était ce qu'avait voulu le Concile, elle **confondait cette nouvelle révolution culturelle marxiste avec la volonté du Concile**; elle disait: c'est cela le Concile. Dans leur lettre, les textes sont encore un peu désuets, mais derrière les paroles écrites, il y a cet esprit, telle est la volonté du Concile, nous devons faire ainsi. Et de l'autre côté, naturellement, la réaction: de cette manière, vous détruisez l'Eglise. La réaction - disons - **absolue contre le Concile, l'anti-conciliarité** et - disons - une timide, humble recherche d'appliquer le véritable esprit du Concile. Et comme le dit le proverbe "Si tombe un arbre, il fait beaucoup de bruit, si pousse une forêt l'on n'entend rien parce que se développe un processus sans bruit" et donc durant ces grands bruits du progressisme erroné, de l'anti-conciliarisme, le chemin de l'Eglise grandit très silencieusement, avec beaucoup de souffrance et aussi avec tant de pertes dans la construction d'un nouveau passage culturel. Puis la seconde césure en 1989. **L'effondrement des régimes communistes**, mais la réponse ne fut pas le retour à la foi, comme on pouvait peut-être s'y attendre, ce ne fut pas la redécouverte du fait que l'Eglise avait justement apporté la réponse à travers le Concile authentique. La réponse fut en revanche **le scepticisme total**, ce qu'on appelle la **post-modernité**. Rien n'est vrai, chacun doit envisager sa manière de vivre; c'est le temps où s'affirment un matérialisme, un scepticisme pseudo-rationaliste aveugle qui finit dans la drogue, qui finit dans tous ces problèmes que nous connaissons et ferme à nouveau les chemins de la foi, parce que cela est si simple, si évident. Non, il n'y rien de vrai. **La vérité est intolérante**, nous ne pouvons pas prendre ce chemin. Voilà, dans les contextes de ces deux chocs culturels, la première, la révolution culturelle de 1968, la seconde, la chute pourrions-nous dire du nihilisme après 1989, **l'Eglise, avec humilité, au milieu des passions du monde et la gloire du Seigneur, suit sa route**. Sur cette route, nous devons croître avec patience et nous devons à présent apprendre d'une nouvelle façon ce que veut dire renoncer au triomphalisme. Le Concile avait dit de renoncer au triomphalisme - et il avait pensé au baroque, à toutes ces grandes cultures de l'Eglise. L'on dit: commençons de manière moderne, nouvelle. Mais **un autre triomphalisme avait grandi, celui de penser**: nous, à présent, nous faisons les choses, nous avons trouvé la route et nous trouvons sur celle-ci un monde nouveau. Mais **l'humilité de la Croix, du Crucifié, exclut justement aussi ce triomphalisme**, nous devons renoncer au triomphalisme selon lequel naît à présent réellement la grande Eglise de l'avenir. **L'Eglise du Christ est toujours humble et c'est précisément ainsi qu'elle est grande et joyeuse**. Il me semble très important qu'à présent, nous puissions voir, les yeux grand ouverts, ce qu'il y a également eu de positif dans l'après-Concile: dans le renouveau de la liturgie, dans les synodes, les synodes romains, les synodes universels, les synodes diocésains, dans les structures paroissiales, dans la collaboration, dans la nouvelle responsabilité des laïcs, dans la grande coresponsabilité interculturelle et intercontinentale, dans une nouvelle expérience de la catholicité de l'Eglise, de l'unanimité qui croît dans l'humilité et toutefois qui est la véritable espérance du monde. Et ainsi, nous devons, me semble-t-il, redécouvrir le grand héritage du Concile qui n'est pas un esprit reconstruit derrière les textes, mais ce sont justement les grands textes conciliaires relus à présent avec les expériences que nous avons eues et qui ont porté du fruit dans de nombreux mouvements, de nombreuses nouvelles communautés religieuses. Au Brésil, je suis arrivé en sachant que se répandent les sectes et que l'Eglise catholique semble un peu sclérosée; mais une fois là-bas, **j'ai vu que presque chaque jour au Brésil naît une nouvelle communauté religieuse**, naît un nouveau mouvement, et les sectes ne sont pas les seules à croître. **L'Eglise croît avec de nouvelles réalités pleines de vitalité**, pas de manière à remplir les statistiques - cela est une espérance fautive, **la statistique n'est pas notre divinité** - mais elles croissent dans les âmes et elles créent **la joie de la foi**, elles créent la présence de*

*l'Evangile, elles créent de cette manière aussi le vrai développement du monde et de la société. Ainsi me semble-t-il que nous devons conjuguer la grande humilité du Crucifié, d'une Eglise qui est toujours humble et toujours entravée par les grands pouvoirs économiques, militaires, etc., mais nous devons apprendre ensemble également avec cette humilité le vrai triomphalisme de la catholicité qui croît dans tous les siècles. **La présence du Crucifié ressuscité, qui a et porte encore ses blessures croît aujourd'hui encore; il est blessé, mais c'est précisément ainsi qu'il renouvelle le monde, qu'il donne son souffle qui renouvelle aussi l'Eglise malgré toute notre pauvreté.** Et je dirais que, dans cet ensemble d'humilité de la Croix et de joie du Seigneur ressuscité, qui dans le Concile nous a donné un grand indicateur sur la route à suivre, nous pouvons aller de l'avant avec joie et emplis d'espérance.*

B IV – Allons de l'avant avec joie et emplis d'espérance !

Il me semble que ce dernier appel de Benoît XVI devrait être comme notre boussole pour les temps à venir. Cessons à présent de « discuter » sur l'interprétation du Concile Vatican II. Jean-Paul II nous l'a dit et redit : ce que l'Esprit dit à l'Eglise aujourd'hui se trouve dans le Concile Vatican II. Ce Concile est notre boussole. Nous devons l'interpréter dans la continuité avec la grande Tradition, dans le développement et non la rupture. Accepter Lumen Gentium et mettre des réserves sur Gaudium et Spes, l'œcuménisme, le dialogue interreligieux, ce n'est pas accepter ce que le Saint Esprit nous dit, ce n'est pas se laisser guider par la boussole du Concile ! Le Concile nous invite à vivre en vérité la Liturgie de l'Eglise comme un mystère dont Jésus, le Verbe incarné est le sujet. C'est l'Eglise, le Christ Total, qui prie le Père dans l'Esprit Saint en célébrant la Liturgie. Puisse la Liturgie être la source et le sommet de toutes nos activités ! Puisse le dimanche être en vérité le Jour du Seigneur, le jour de joie et de vie de famille ! Accueillons aussi ce que nous dit le Concile sur la Parole de Dieu, Dei Verbum. Nourrissons-nous de cette Parole ! Dieu nous parle ! La Parole de Dieu n'est pas une parole du passé mais une Parole actuelle. Cependant, n'oublions pas ce que disait le Cardinal Joseph Ratzinger : le je divin rencontre le tu humain dans le nous de l'Eglise ! Pour ne pas interpréter la Parole de Dieu d'une manière subjective, nous devons la lire dans la Tradition, guidés par le Magistère. La Triade Ecriture, Tradition, Magistère est indissociable. Le Concile Vatican II doit nous donner de l'enthousiasme pour la vie et la mission de l'Eglise. Elle n'est pas une société humaine comme les autres, elle est le Corps du Christ, le Temple du Saint Esprit, le Peuple de Dieu ! Cette Eglise est vivante et jeune ! Cette Eglise est l'avenir de l'humanité car elle est comme le grand sacrement de l'union intime des hommes avec Dieu et de l'unité du genre humain tout entier. Sur le visage de l'Eglise rayonne la Lumière des Nations, Lumen Gentium, qu'est le Christ. Cette Lumière du Christ, nous avons le devoir de le rayonner sur notre propre visage. Jean XXIII a convoqué le Concile parce que le Saint Esprit le pressait pour le rajeunissement de son Eglise. Ce rajeunissement passe par la sainteté de tous ses membres. Alors, comme nous l'a dit et redit Jean-Paul II : n'ayons pas peur d'être des saints ! Soyons ce que nous devons être et nous mettrons le Feu de l'Amour divin dans le monde. Croyons en la mission de l'Eglise ! Croyons en l'efficacité du Grand Sacrement qu'elle est par l'action de Jésus et de l'Esprit Saint ! Il est temps de nous unir ! La Sainte Colère des participants à la manifestation du 24 mars contre la Loi Taubira doit aussi se faire entendre en notre Eglise de France et d'Europe : les divisions, ça suffit ! Nous voulons l'unité ! Nous voulons vivre Vatican II selon sa lettre et son esprit ! Nous voulons nous engager dans la nouvelle évangélisation ! Nous voulons que les hommes de notre temps accueillent à nouveau Dieu dans leur cœur et construisent la civilisation de l'amour ! L'Eglise sera alors « Gaudium et Spes » pour les hommes de notre temps ! Oui, les évêques ont eu raison de privilégier la joie et l'espérance. Jean XXIII a fustigé les prophètes de malheur. Mère Marie Augusta vibrait, avant le Concile, à la mission de Jésus et de son Eglise, elle désirait ardemment que les hommes soient conquis par l'Amour du Cœur de Jésus. Elle était convaincue que l'apostolat de l'Amour est irrésistible. Bien sûr, l'Amour n'est pas en contradiction avec la Vérité ! L'Eglise, par Gaudium et Spes, nous invite à regarder le monde avec le regard de Dieu. Le mal est présent en ce monde, c'est évident, mais ce monde a été créé par Dieu et il est appelé au salut. C'est à ce monde que nous sommes envoyés. Ce monde, nous devons l'aimer, comme Dieu l'aime. Nous devons faire redécouvrir à l'homme sa dignité. Nous devons aider les hommes à redécouvrir l'importance de la vie en société. L'homme n'est pas un individu clos sur lui-même mais une personne appelée à vivre dans la société des autres personnes. Avec ses frères et sœurs, il doit construire la civilisation de l'amour dans la justice et la vérité. Une telle civilisation n'est pas possible sans la famille qui est une intime communauté de vie et d'amour. La famille

elle-même pour s'édifier a besoin d'un ciment solide : l'amour. Cet amour des conjoints, fidèle et fécond, rayonne sur les enfants, qui sont les plus beaux fruits de l'amour conjugal. Gaudium et Spes veut aussi annoncer aux hommes que la paix entre les Nations est possible. Par le Concile Vatican II, l'Esprit Saint nous presse de nous engager davantage pour le véritable œcuménisme. Nous ne devons pas nous contenter de nous rencontrer une fois par an pour la semaine de prière pour l'unité des chrétiens. L'Eglise se doit de retrouver son unité dans la vérité et la charité ! La prière de Jésus doit nous tourmenter : qu'ils soient UN pour que le monde croie ! L'œcuménisme de Vatican II n'est pas une infidélité à la Tradition mais une nécessité ! Refuser l'œcuménisme c'est refuser d'écouter l'Esprit Saint qui nous appelle à l'unité ! Par Vatican II, le Concile nous appelle à regarder nos frères et sœurs des autres religions avec le Cœur et le regard de Dieu. Nous ne devons pas oublier que nos racines sont juives. L'Eglise nous invite à considérer la Foi des musulmans et des autres croyants. Nous ne devons pas être naïfs, certes, mais nous devons croire dans la fidélité à la Tradition que des éléments de vérité sont présents dans les autres religions, même si ces éléments sont mêlés à des éléments d'erreur plus ou moins graves. Les Pères de l'Eglise ont parlé des semences du Verbe, présentes dans toutes les religions. Ces semences du Verbe sont des pierres d'attente de l'évangélisation. Le Concile nous invite, enfin, à promouvoir la liberté de religion. Cette liberté de religion fait partie des Droits de l'homme. Ce Droit n'est absolument pas en contradiction avec la Révélation. Jésus a respecté la liberté de ses interlocuteurs. Il n'a jamais imposé la Vérité par la violence ou la contrainte. La Vérité ne s'impose que par la force de la Vérité. Jean-Paul II et Benoît XVI se rejoignent sur ce témoignage du respect des consciences et, en même temps, ils n'ont pas cessé d'affirmer l'existence de la Vérité objective. Désirons ardemment, à leur suite, être des coopérateurs de la Vérité et désirons ardemment aider nos contemporains à chercher la Vérité et à ne pas avoir peur d'adhérer librement à cette Vérité, car la Vérité qu'est le Christ ne rend pas esclaves mais libère et fait entrer dans la vraie liberté, la liberté spirituelle des enfants de Dieu. Oui, par le Concile Vatican II, l'Esprit Saint nous appelle à rayonner la joie et l'espérance et à donner aux hommes de notre temps qui souffrent tristesses et angoisse d'entrer dans la vraie et solide espérance qu'est Jésus, Notre-Seigneur et Notre Dieu !

III) Eduquer les enfants à l'amour et à l'humble obéissance confiante envers l'Eglise, leur Mère.

C I - L'éducation des enfants à l'amour confiant de l'Eglise leur Mère à la suite de Jean-Paul II.

Par ce troisième enseignement, nous concluons définitivement nos approfondissements sur le Concile Vatican II. Nous voudrions reprendre les leçons que nous avons tirées de l'enseignement lumineux du Grand Pape Jean-Paul II aux jeunes à Lyon, le 5 octobre 1986. Ces leçons devraient vous aider à éduquer vos enfants mais aussi vos amis à *l'amour confiant de l'Eglise notre Mère*. Les temps de tempêtes sont loin d'être terminés ! Il est absolument indispensable de vacciner vos enfants et vos amis par le *très bon et très efficace vaccin des « 3 blancheurs »*. Mais le vaccin ne suffit pas, *les risques d'infection et de contamination sont grands* : il faut utiliser des antibiotiques forts : la foi, l'espérance et la charité ! Ces antibiotiques sont efficaces par eux-mêmes, mais ils ne remplacent pas notre action : ne soyons pas des spectateurs inactifs qui se contentent de suivre en direct ou en différé les attaques médiatiques contre le Pape et l'Eglise, soyons des membres vivants, zélés et déterminés pour défendre l'Eglise, rétablir la vérité et préparer le grand renouveau ou le grand printemps de l'Eglise et de l'humanité.

Jean-Paul II disait : *Le Concile Vatican II décrit le mystère de l'Eglise avant de parler de ses structures, il dit: l'Esprit Saint "l'habite, la rajeunit et la renouvelle sans cesse, l'amenant à l'union parfaite avec son Epoux". En ce sens, on pourrait parler d'une Pentecôte perpétuelle*. Faites découvrir à vos enfants et à vos amis le mystère divin de l'Eglise avant de leur faire découvrir son « humanité » et ses pauvretés ! Le Concile Vatican II, comme nous l'avons vu, a montré – dans la fidélité à l'Ecriture et à la Tradition - que l'Eglise était le Corps du Christ, l'Epouse de Jésus. Le principe de son unité est le Saint Esprit qui réalise un très grand miracle : unir en un seul Corps les pauvres pécheurs que nous sommes ! L'Eglise est jeune de la jeunesse de l'Esprit Saint. Elle vit du Christ. Par l'Eucharistie, elle est vraiment signe sensible efficace pour les hommes de notre temps et pour les hommes de tous les temps ! Que vos enfants et vous-mêmes viviez avec conviction et joie ce cantique que nous continuons à aimer : « je suis chrétien, voilà ma gloire, mon espérance et mon soutien, je suis chrétien, je suis chrétien ». Soulignons cette expression de Jean-Paul II : « Pentecôte perpétuelle » ! Donnez cette conviction à vos enfants : Jésus tiendra toujours ses promesses. Il envoie l'Esprit Saint à son Eglise et la rend inébranlable parce qu'elle est fondée sur Pierre le Rocher. Elle est sous le souffle de l'Esprit, c'est cela la Pentecôte perpétuelle !

Mais l'Eglise a des rides, disait Jean-Paul II ! *L'Eglise n'est pas un club de soi-disant parfaits, mais un rassemblement de pécheurs réconciliés, en route vers le Christ, avec leurs faiblesses humaines. Devant le Sauveur, nous sommes tous pauvres et pécheurs. Et pourtant l'Eglise nous conduit aux sources de la sainteté depuis notre baptême. Elle est notre Mère. Une Mère qui nourrit et qui réconcilie. Une Mère, on ne peut pas la critiquer comme une étrangère, car on l'aime, celle qui nous a donné la vie! Les saints, eux, sont les témoins visibles de la sainteté mystérieuse de l'Eglise. Ils sont demeurés les plus humains des hommes, mais la lumière du Christ a pénétré toute leur humanité. L'élan qui les a animés ne vieillit point. Ce sont les saints que l'Eglise béatifie et canonise, mais aussi tous les saints cachés, anonymes: ils sauvent l'Eglise de la médiocrité, ils la réforment du dedans, je dirais par contagion, et ils l'entraînent vers ce qu'elle doit être. Chers amis, par les saints, Dieu vous fait signe. Vous êtes tous appelés, vous aussi, à la sainteté !* **Jean-Paul II**, à la suite des Pères de Vatican II, a été réaliste. L'Eglise est bien Une, Sainte, Catholique et Apostolique dans son mystère divin. Mais elle est aussi, hélas, composée de membres pécheurs pardonnés. Le péché ne sera définitivement vaincu dans les membres de l'Eglise que lorsque l'Eglise sera pleinement identifiée au Royaume de Dieu après le Jugement universel. Les scandales de certains membres de l'Eglise doivent nous rendre humbles mais sans tomber dans les excès de ceux qui ne cessent de critiquer leur Eglise et de condamner ses membres. *Non, l'Eglise n'est pas la cause de tous les maux de l'humanité !* Que serait devenue l'humanité s'il n'y avait pas eu l'Eglise, s'il n'y avait pas eu Jean-Paul II, s'il n'y avait pas eu Benoît XVI ? L'Eglise continue, contre vents et marées, à défendre la vie humaine de sa conception à son terme naturel, à défendre la famille, fondée sur le mariage indissoluble entre un homme et une femme, à annoncer le véritable amour à la ressemblance de l'Amour révélé par Jésus, à révéler le fondement de la Loi naturelle : Dieu qui en a révélé le contenu dans les 10 commandements. Une humanité, qui refuserait absolument de se soumettre à Dieu Créateur et à sa Loi d'Amour, ne pourrait aller qu'à son auto-destruction. Mère Térésa avait bien compris cela lorsqu'elle disait : « Si l'on a le droit de tuer

légalement le plus innocent des hommes : l'enfant dans le sein de sa maman, qui vous empêchera de me tuer ou de tuer les autres hommes ? » **Mais ne refusons pas de voir l'humanité de l'Eglise avec les défauts, les péchés et les scandales de certains membres de l'Eglise.** Benoît XVI a été très courageux : il voulait la transparence totale et la tolérance zéro en ce qui concerne les péchés scandaleux ! Il a dit sa honte devant les scandaleux péchés de pédophilie. Mais sa honte ne signifie pas que les 400 000 prêtres de l'Eglise sont des pervers comme les puissances des ténèbres voudraient le faire croire ! N'ayez pas peur de parler à vos enfants de la beauté du célibat consacré et de la chasteté consacrée. Le plus grand nombre des prêtres et consacrés vit en vérité leurs engagements ! Donnez à vos enfants le témoignage de prêtres et de consacrés saints : Padre Pio, Mère Térésa, Jean-Paul II, Benoît XVI. Nous sommes heureux et fiers d'avoir le Père Fondateur que nous avons et la Mère de notre Famille religieuse, Mère Marie Augusta, Mère et modèle de tous les apôtres de l'Amour. Parlons du combat olympique de la pureté ! Contre-attaquons en parlant de la beauté de la pureté. N'ayons pas peur de témoigner de la beauté des Cœurs purs de Jésus et de la Vierge Marie ! Nous ne sommes pas rétros en parlant de chasteté et de pureté, mais nous sommes fidèles à la sixième Béatitude : « bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu » !

Vos enfants comprendront très bien ce que Jean-Paul II voulait dire aux jeunes : l'Eglise n'est pas un club de parfaits mais de pécheurs pardonnés. Ils savent par leur propre vie qu'ils sont des membres pécheurs qui ont souvent besoin de recevoir le sacrement de pénitence. Cependant, si l'Eglise est une société humaine composée de pécheurs pardonnés, elle continue à demeurer l'Eglise Sainte dans son mystère divin et à être sacrement du salut pour les autres hommes. Voilà le grand défi que nous devons tous affronter : être témoins de la sainteté de l'Eglise et combattre en nous les péchés qui occasionnent des rides à notre Eglise. Le seul remède à la grave crise de notre temps : la conversion et la décision d'être saint ! Mais, comme l'a rappelé Benoît XVI, le saint n'est pas celui qui ne tombe jamais mais celui qui se relève aussitôt en suivant Jésus.

Jean-Paul II disait encore aux jeunes : « *Vous jeunes, baptisés et confirmés, avec tous les laïcs chrétiens, vous êtes les cellules de base, sans lesquelles il n'y aurait pas de corps. Un organisme différencié, selon les situations: enfant, jeune, célibataire, époux, homme et femme, selon vos professions, selon les capacités que vous mettez au service des autres, selon les tâches d'apostolat ou même les ministères non ordonnés que vous rêvez pour l'animation de vos communautés. Il n'y a pas là de différence essentielle entre homme et femme. Si, sur le plan hiérarchique, les hommes sont seuls successeurs des Apôtres, sur le plan des charismes, les femmes animent l'Eglise tout autant que les hommes. Oui, l'Eglise compte vraiment sur chacun de vous: d'abord pour que vous développiez en vous cette vie divine qui vous a été donnée et pour que vous preniez votre part du service de l'Eglise et de votre mission de témoins auprès de vos camarades.* Jean-Paul II rappelle Lumen Gentium, qui révèle la vraie ecclésiologie de Vatican II. L'Eglise de Jésus n'est pas une société démocratique. C'est Jésus qui lui donne sa Constitution. Elle a une Tête : le Pape, les évêques et les prêtres. Elle a un Cœur : les consacrés. Elle a des membres vivants : les laïcs. L'Eglise est **un Corps où tous les membres n'ont pas la même fonction**. Chacun est appelé à assumer ses responsabilités en vue de la vie et de la vie et de la mission de l'Eglise. Nous sommes tous responsables, car **nous sommes l'Eglise ! La communion est l'ecclésiologie de Vatican II** : les jeunes ne prendront leur place dans l'Eglise **qu'en communion** avec les membres de la Hiérarchie, avec les consacrés et avec tous les laïcs. Alors et alors seulement, ils seront comme sacrements de salut pour les autres jeunes avec qui ils vivent. Faites découvrir ce mystère à vos enfants et à vos amis. Comprenons que nous ne serons des membres vivants de l'Eglise qu'en obéissant au Magistère de l'Eglise dans la confiance et l'amour. L'Eglise n'a pas à voter une nouvelle Constitution, elle est la Maison édiflée par Jésus sur le Rocher qu'est Pierre !

Jean-Paul II a souligné, **discrètement mais explicitement, la place importante des consacrés dans l'Eglise** : « *Dans le Corps du Christ, d'autres membres se sentent appelés à tout quitter pour suivre le Christ à la lettre, dans la vie religieuse ou les instituts de vie consacrée, en demeurant chastes, pauvres, disponibles, pour mieux signifier le Royaume de Dieu à venir. C'est une merveilleuse vocation, essentielle elle aussi à l'Eglise. Elle ne s'explique que par un surcroît d'amour pour le Christ, comme celui de la fiancée pour l'époux. Bienheureux ceux qui entendent cet appel, et qui ne l'étouffent pas! Certains m'ont avoué: "Nous avons la crainte d'être appelés à une vie consacrée". Ne croyez-vous pas que le Christ est capable de vous combler de sa joie et de sa force ?* Nous ne commenterons pas longuement ces paroles, qui parlent d'elles-mêmes. N'ayez pas peur, chers époux et parents, d'utiliser le même langage que Jean-Paul II en disant à vos enfants : ne croyez-vous pas que le Christ est capable de vous combler de sa joie et de sa force si vous répondez à son appel à Le suivre dans la vie consacrée ? Faites-leur comprendre l'intuition de

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : l'Eglise a besoin d'un Cœur brûlant d'Amour divin pour conquérir les hommes à l'Amour de Dieu. Comment aurait-elle un tel Cœur sans de nouvelles et nombreuses vocations de consacrés ? Merci aussi de prier pour que notre Famille Missionnaire puisse accueillir de nouvelles vocations d'apôtres de l'Amour, appelés à éduquer au bel amour selon les Cœurs de Jésus et de Marie. Pour être sacrement du salut, l'Eglise a absolument besoin des trois états de vie : ministres ordonnés, fidèles laïcs et consacrés ! Il est dommage que, dans la présentation de Vatican II, on parle peu de la vie consacrée !

Jean-Paul II a, bien évidemment, parlé aux jeunes à Lyon du sacerdoce : *« Dans le Corps du Christ, une place particulière revient aux prêtres. Personne ne peut accéder au sacerdoce sans y être appelé par l'Eglise et être ordonné. Car le prêtre accomplit une fonction distincte de celle des autres baptisés: au nom du Christ, Tête du Corps, il rassemble ses frères comme le Pasteur, il veille à ce que sa Parole authentique leur soit accessible, il pardonne les péchés, il rend présents le corps et le sang du Christ pour en nourrir ses frères, et il reste à leur disposition pour les soutenir et les conseiller. Pourquoi y a-t-il si peu de prêtres, alors qu'ils sont indispensables à la vie du Corps? Je vous le demande, chers amis. Comment serait-il possible que du groupe de jeunes croyants que vous êtes, généreux et avides de bâtir l'Eglise, ne se lèvent des vocations sacerdotales et religieuses ? Je suis sûr que beaucoup ressentent cet appel. Qu'est-ce qui vous décourage ? A vous, chers amis, d'y réfléchir. Moi, j'ai confiance. Et je vois que la relève du sacerdoce connaît un renouveau en beaucoup de pays du monde »*. Ces paroles de Jean-Paul II ne sont-elles pas réconfortantes en ce temps de crise des vocations ? Ne nous laissons pas dérober les trésors que Jésus nous a légués : l'Eucharistie et le sacerdoce ! Contemplons le Christ, Grand Prêtre, découvrons les saints prêtres par lesquels le Christ ne cesse pas depuis la première Pentecôte d'enseigner, de sanctifier et de guider son Eglise ! Oui, merci Jésus, de nous avoir donné une telle cohorte de saints prêtres, tout donnés à leur mission ! Tu nous donneras encore des Prêtres selon Ton Cœur si nous retrouvons l'adoration eucharistique et la prière du rosaire pour demander de nouvelles vocations.

Jean-Paul II a aussi expliqué avec des mots très simples la mission des évêques et du Pape : *« Ils assurent la transmission ininterrompue de la vie du Christ depuis les Apôtres. Ils sont parmi vous les Bergers que Jésus a donnés à son Eglise. C'est la raison d'être de la hiérarchie: ceux qui marchent devant comme Bergers. Sans évêque, il n'y a pas d'Eglise, et il n'y a pas de prêtres, car les prêtres participent au sacerdoce plénier de l'évêque. Moi, je suis Evêque de Rome, successeur de l'Apôtre Pierre; et, comme à lui, le Seigneur me demande de veiller aussi sur l'ensemble du troupeau – agneaux et brebis –, de servir l'unité, la fidélité et le progrès de toutes les Eglises particulières, en union avec mes Frères les évêques. On représente souvent saint Pierre avec les clés en main ! Ce sont les clés destinées à ouvrir le Royaume de Dieu, à en faciliter l'accès. Priez aussi pour moi. Prions les uns pour les autres »*.

Jean-Paul II, en d'autres occasions, a beaucoup parlé du mariage et de la famille. Vatican II, dans *Gaudium et Spes*, a donné une définition positive de la Famille, cellule de base de la société : *« intime communauté de vie et d'amour »*. La Famille, aujourd'hui, est attaquée par les dictatures du relativisme, inspirées par l'Enfer. Nous vous invitons à relire la magnifique lettre aux familles de Jean-Paul II en 1995. C'est dans la famille que l'on est éduqué au véritable amour, qui est don gratuit de soi. Seule la famille est sanctuaire de la vie. *Gaudium et Spes* est vraiment l'antidote qui permettra à vos enfants et à vos amis de ne pas se laisser influencer par les mirages du « meilleur des mondes » du roman de Huxley. Le meilleur des mondes est la civilisation de l'amour dont les fondements sont la Vérité, la Liberté, la Justice, l'Amour.

Jean-Paul II avait également distingué l'Eglise Universelle et les Eglises particulières. Nous avons vu combien cette distinction n'était pas encore assimilée par tous les baptisés. L'Eglise fondée par Jésus est l'Eglise universelle. Cette Eglise vit dans les Eglises particulières dirigées par les évêques, successeurs des apôtres. Mais aucune Eglise particulière ne se suffit à elle-même, aucun groupe ecclésial, aussi saint soit-il, ne se suffit à lui-même. ***Toute les Eglises particulières et toutes les communautés de baptisés doivent être ouvertes aux autres Eglises particulières, leurs sœurs, mais aussi et avant tout à l'Eglise universelle, qui unit l'Eglise du Ciel, l'Eglise du Purgatoire et l'Eglise de la terre.*** Pour être des membres vivants de l'Eglise universelle dans nos Eglises particulières, Jean-Paul II nous dit : *« L'Eucharistie dominicale est le temps fort de la vie en paroisse. Ne soyez pas de ceux qui croient pouvoir vivre leur foi sans participer régulièrement au rassemblement fondamental de l'Eglise »*.

Jean-Paul II a conclu par cette vision de l'avenir : *« L'Eglise a-t-elle un avenir, questionne l'un d'entre vous? Elle en a un, car elle est fondée sur le Christ vivant. A-t-elle un bel avenir dans telle ou telle région? Cela dépend aussi des chrétiens. L'Eglise va-t-elle évoluer Elle ne peut changer les fondements de*

la foi, de la morale, des sacrements, de la structure du Corps du Christ: on n'invente pas une Eglise du Christ en l'an 2000 ! Mais elle peut, elle doit se renouveler face aux questions nouvelles, aux nouvelles incroyances. Elle en a la capacité, avec l'Esprit Saint. La déchristianisation n'est pas fatale, elle est une maladie de parcours, un défi à relever. Eglise de France, laisse-toi interpeller par les jeunes Eglises, celles que tes missionnaires sont allés planter. Elles ont peut-être un nouvel élan à te donner ! La France était la fille aînée de l'Eglise, parmi les nouvelles nations, après les invasions dites barbares; l'Eglise a d'autres filles qui ont grandi ! Mais nous comptons toujours beaucoup sur vous, jeunes de France, qui avez reçu tant de grâces au cours de votre histoire. Avec vos évêques, au nom du Christ qui en a donné le mandat aux Apôtres, je vous envoie en mission ! »

Conclusion : Puissent ces paroles lumineuses de Jean-Paul II nous reconforter en ces temps difficiles ! Si l'enfer s'agite contre l'Eglise de Jésus, c'est bien parce que cette Eglise bâtie sur Saint Pierre le Rocher, vivant de Jésus Eucharistie, et sur laquelle veille maternellement la Vierge Marie est animée par l'Esprit Saint. Elle est la lumière du monde et le sel de la terre. Satan redoute la nouvelle Pentecôte et la civilisation de l'amour. Il connaît mieux que nous les prophéties de Padre Pio, Marthe Robin, Jean XXIII, Paul VI et Jean-Paul II. Il connaît aussi la promesse de la Vierge Marie à Fatima, confirmée par Benoît XVI le 13 mai 2010 : « Finalement mon Cœur Immaculé triomphera et un temps de paix sera donné au monde ». Il s'acharne comme cela est révélé dans le chapitre 12 de l'Apocalypse. Il pense pouvoir faire échouer le plan de Dieu, mais il ne réussira pas, car Jésus est là dans son Eglise. Il n'est pas là seulement dans la mémoire de ses disciples. Il n'est pas là seulement, grâce au souvenir transmis par les écrits d'un Livre faisant mémoire d'actes du passé, mais Il est là présent, réellement et substantiellement dans le mystère central de l'Eucharistie et dans le mystère de Sa Parole. C'est dans ces deux mystères que nous pouvons mieux comprendre le mystère de l'Eglise, sacrement du Royaume, sacrement du salut pour toutes les Nations, sacrement de l'union intime des hommes avec Dieu et de l'unité des hommes entre eux. L'Eglise, par le ministère ecclésial, fait l'Eucharistie et rend la Parole de Dieu, vivante et efficace. **L'Eucharistie**, par l'Esprit Saint et Jésus présent réellement, fait l'Eglise parce qu'elle fait de tous les baptisés, différents par leur culture et leur nationalité, **un Seul Corps, professant une Seule Foi et adorant un seul Père en esprit et en vérité ! Qu'elle est belle, jeune et vivante notre Eglise !**

C II - Approfondissement du texte fondamental (LG 25) sur l'obéissance au Magistère.

Avant de conclure notre récollection, il nous semble important de revenir sur le numéro 25 de Lumen Gentium. La crise qui a suivi Vatican II est, nous le pensons, une crise d'obéissance. Si tous avaient vraiment vécu ce numéro 25, cette crise aurait été plus rapidement surmontée. Notre Eglise, jeune et vivante, a besoin de redécouvrir le service de l'autorité et les bienfaits de l'obéissance, humble, confiante et aimante. Nous avons parlé, lors de la dernière récollection, de ce qui caractérisait les temps modernes : **le respect de la liberté personnelle**. L'argument d'autorité qui prévalait au Moyen Âge a été remis en cause dans les temps modernes. Le Concile Vatican II, comme le disait Joseph Ratzinger, a approuvé la séparation des pouvoirs temporel et spirituel, en se fondant sur la phrase de Jésus : « **A César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu** ». Il était nécessaire, pour Joseph Ratzinger, que l'Eglise sorte du modèle du Moyen Âge pour s'ouvrir à la conception des Etats modernes. L'Eglise catholique ne revendiquait plus d'être considérée comme la religion d'Etat. Elle est, de ce fait, beaucoup plus libre pour accomplir sa mission. Mais renoncer au modèle du Moyen Âge en ce qui concerne la séparation des pouvoirs temporel et spirituel ne signifiait pas « relativiser » ou « remettre en cause » la structure même de l'Eglise, qui ne sera jamais une démocratie, mais demeurera pour toujours avec la Constitution que Jésus, Son Fondateur, lui a donné pour toujours. Le numéro 25 de Lumen Gentium nous paraît donc une pièce maîtresse de Vatican II. Il est bien évident que ce numéro ne contredit pas Dei Verbum. L'Eglise, comme l'a rappelé si souvent Benoît XVI, est l'Eglise de Jésus, convoquée par la Parole de Dieu et vivant des sacrements. Le Magistère n'est pas au-dessus de la Parole de Dieu et de la Tradition mais à son service. Le Magistère, cependant, est nécessaire, car il a été fondé par Jésus qui, parmi les disciples, a établi le collège des 12 et, en ce collège, a choisi Pierre. Vatican II nous invite à changer les dispositions de notre cœur par rapport au Magistère du Pape et au Magistère des évêques. Pierre et les évêques ne sont pas investis d'un « pouvoir » qui les met au-dessus des autres baptisés mais ils accomplissent un « humble service » pour garder l'Eglise dans l'unité, la vérité et la fidélité. C'est toute l'Eglise qui, par l'Esprit Saint, jouit du charisme de l'infaillibilité. Jésus veut que le Successeur de

Pierre, parlant ex cathedra, participe à titre personnel à ce charisme d'infailibilité. Les évêques peuvent exercer également le Magistère extraordinaire en participant à titre collégial au charisme d'infailibilité de l'Eglise. Nous accueillons alors avec foi et confiance tous les dogmes. Mais nous devons aussi obéir avec notre intelligence et notre volonté aux enseignements du Magistère ordinaire du Pape et du Collège des évêques. Nous devons avoir confiance en ces enseignements parce que l'Esprit Saint les préserve de l'erreur. Jésus, par le Magistère du Pape et du Collège des évêques, nous enseigne, nous sanctifie et nous gouverne. Il est temps de mettre en application le vrai Concile Vatican II et de ne plus se disputer et se diviser. Jésus ne nous demandera pas : le Pape et les évêques que tu as connus étaient-ils tous des saints ? Mais : leur as-tu obéi dans l'humble confiance et l'amour ? Le Magistère, c'est évident, est exercé par des hommes pécheurs, mais le péché de ces hommes n'empêche pas Jésus d'enseigner, de sanctifier et de gouverner son Eglise par de tels hommes pécheurs pardonnés !

Conclusion définitive : Aimons et faisons aimer l'Eglise de Jésus, vivante et jeune ! Portons les JMJ de Rio !

Voici quelques extraits du livre *Amour, Service & Humilité*, du Cardinal Bergoglio devenu notre Pape François (publié le 29 mars 2013) : "Nous, évêques, nous ne pouvons recevoir de véritable mission - évangéliser ou guider le peuple de Dieu - sans avoir conscience d'être des pécheurs pardonnés. Notre foi est tellement révolutionnaire que cela la rend perpétuellement susceptible d'être mise à l'épreuve par l'ennemi. Le travail pastoral dans nos diocèses (...) suppose réflexion et travail intellectuel mais, fondamentalement, la majeure partie du temps doit être consacrée aux œuvres de charité. Nous oublions que la vie du chrétien est une lutte permanente contre le pouvoir séduisant des idoles, contre Satan et ses entreprises visant à conduire l'homme à l'incrédulité, à la désespérance, au suicide moral et physique. Nous oublions que la voie chrétienne ne se juge pas seulement à la longueur du trajet parcouru, mais aussi à l'ampleur de la lutte, aux difficultés rencontrées, aux obstacles surmontés et à la férocité des attaques qu'elle a essuyées. C'est pourquoi, aujourd'hui, il est si complexe de juger de la vie de la foi. Il ne suffit pas de se référer aux statistiques sociologiques dans leur aspect quantitatif : nombre de chrétiens, nombre de pratiquants réguliers, etc. Il faut aussi considérer la lutte parfois dramatique qu'un chrétien doit livrer chaque jour, pour continuer à croire et à agir selon l'Évangile. Quand ma conscience est profondément coupée de la conscience de la partie du troupeau qui m'est confiée, c'est le moment de m'interroger sur mes 'biens acquis'. Qu'est-ce que je défends par cet isolement ? Une dictature pastorale ? Un rôle agréable qui fait de moi un 'tondeur de brebis', au lieu d'être un pasteur ? La réalité pastorale est ainsi : les gens veulent que la religion les rapproche de Dieu, que le curé soit un pasteur, et non pas un tyran ou un précieux qui se perd dans les fioritures de la mode. Concluons par le premier message pascal de notre Pape François : « *Chers frères et sœurs de Rome et du monde entier, bonne fête de Pâques! Bonne fête de Pâques! C'est une grande joie pour moi de pouvoir vous faire cette annonce: le Christ est ressuscité! Je voudrais qu'elle arrive dans chaque maison, dans chaque famille, spécialement là où il y a plus de souffrance, dans les hôpitaux, dans les prisons... Surtout je voudrais qu'elle atteigne tous les cœurs, parce que c'est là que Dieu veut semer cette Bonne Nouvelle: Jésus est ressuscité, c'est l'espérance pour toi, tu n'es plus sous la domination du péché, du mal! L'amour a vaincu, la miséricorde a vaincu! La miséricorde l'emporte toujours! Nous aussi, comme les femmes disciples de Jésus, qui allèrent au tombeau et le trouvèrent vide, nous pouvons nous demander quel sens a cet événement. Que signifie: Jésus est ressuscité? Cela signifie que l'amour de Dieu est plus fort que le mal et que la mort elle-même; cela signifie que l'amour de Dieu peut transformer notre vie, faire fleurir ces zones de désert qui sont dans notre cœur. Et cela, l'amour de Dieu peut le faire. Ce même amour par lequel le Fils de Dieu s'est fait homme et est allé jusqu'au bout du chemin de l'humilité et du don de soi, jusqu'aux enfers, jusqu'à l'abîme de la séparation de Dieu, ce même amour miséricordieux a inondé de lumière le corps mort de Jésus, l'a transfiguré, l'a fait passer dans la vie éternelle. Jésus n'est pas retourné à la vie d'avant, à la vie terrestre, mais il est entré dans la vie glorieuse de Dieu et il y est entré avec notre humanité, il nous a ouvert à un avenir d'espérance. Voilà ce qu'est Pâques: c'est l'exode, le passage de l'homme de l'esclavage du péché, du mal à la liberté de l'amour, du bien. Parce que Dieu est vie, seulement vie, et sa gloire c'est nous, l'homme vivant. Chers frères et sœurs, le Christ est mort et ressuscité une fois pour toutes et pour tous, mais la force de la Résurrection, ce passage de l'esclavage du mal à la liberté du bien, doit se réaliser en tout temps, dans les espaces concrets de notre existence, dans notre vie de chaque*

jour. Que de déserts, aujourd'hui encore, l'être humain doit-il traverser! Surtout le désert qui est en lui, quand manque l'amour de Dieu et du prochain, quand manque la conscience d'être un gardien de tout ce que le Créateur nous a donné et nous donne. Mais la miséricorde de Dieu peut aussi faire fleurir la terre la plus aride, peut redonner vie aux ossements desséchés. Alors, voici l'invitation que j'adresse à tous: accueillons la grâce de la Résurrection du Christ! Laissons-nous renouveler par la miséricorde de Dieu, laissons-nous aimer par Jésus, laissons la puissance de son amour transformer aussi notre vie; et devenons des instruments de cette miséricorde, des canaux à travers lesquels Dieu puisse irriguer la terre, garder toute la création et faire fleurir la justice et la paix. Et demandons ainsi à Jésus ressuscité, qui transforme la mort en vie, de changer la haine en amour, la vengeance en pardon, la guerre en paix. Oui, le Christ est notre paix et par lui implorons la paix pour le monde entier! » Ce message est, bien évidemment, en totale cohérence avec celui de Jean XXIII, qui a convoqué le Concile Vatican II et qui a donné au monde, quelques semaines avant sa mort l'Encyclique qui lui tenait tant à cœur : « Pacem in Terris ». Cette Encyclique a été signée le jour où mourait Mère Marie Augusta, le Jeudi Saint 11 avril 2013. Comme nous vous l'avons dit au cours de la grande neuvaine du 2 au 11 avril pour commémorer le cinquantième anniversaire de la pâque de notre Mère : Pacem in Terris était le grand appel à l'amour lancé aux hommes de notre temps par Jésus à travers la médiation de Son Eglise. Mère Marie Augusta est le fondement et la Mère des apôtres de l'Amour. Elle était convaincue que l'apostolat de l'amour était irrésistible. Le message essentiel de Vatican II n'est-il pas en fin de compte ce grand appel à l'Amour que Jésus veut lancer au monde de notre temps par son Eglise ? Alors, allons de l'avant dans nos découvertes de l'Amour, comme le disait Mère Marie Augusta, devenons des apôtres et des témoins de l'Amour et soyons convaincus que seul l'apostolat de l'amour est irrésistible ! Cet apostolat de l'amour, notre Pape François nous appelle à le vivre non seulement auprès des personnes proches de l'Eglise mais auprès de tous. Nous ne devons pas avoir peur d'aller aux périphéries pour y porter l'évangile de Jésus, l'évangile qui sauve, l'évangile de la vérité, de la vie et de l'amour !